



ENTRETIENS EXCLUSIFS

JIM McCARTY, LEIGH STEPHENS
ET LE PATRON DE MUSÉA

LA RELÈVE :
COSMIC TRIP
MACHINE

JACK BRUCE &
ROBIN TROWER :
LE RETOUR !

ET :
ZZ TOP
BLUE CHEER
ROGER WATERS
BLACK SABBATH
VELVET UNDERGROUND
LE COIN DES COLLECTIONNEURS
LE CINÉMA, L'ÎLE DÉSERTE
ET BEAUCOUP PLUS !



SEPTEMBRE 2008 - GRATUIT
NUMÉRO 4

LE SOMMAIRE

L'ÉDITO	3
ENTREVUE EXCLUSIVE AVEC JIM MCCARTY DES YARDBIRDS	4
DOSSIER BLUE CHEER	
ENTREVUE AVEC LEIGH STEPHENS, CHRONIQUES DE DISQUES, BLUE CHEER & SAVAGE RESURRECTION - UNE AFFAIRE DE FAMILLE	
LE RETOUR : JACK BRUCE ET ROBIN TROWER	13
LA SAGA DU LABEL MAINSTREAM	14
ZZ TOP EN CONCERT	20
REGARD SUR L'INDUSTRIE DU DISQUE EN 2008	
ENTREVUES EXCLUSIVES AVEC LES PATRONS DES LABELS MUSÉA ET PROGQUÉBEC ET D'UN DIRIGEANT DE LA LIBRAIRIE PARALLÈLES	21
L'ALBUM DU TRIMESTRE : THE VELVET UNDERGROUND	
CHRONIQUE SUIVIE DES COMMENTAIRES DES MEMBRES DE LA RÉDACTION	28
ENTREVUE EXCLUSIVE AVEC JOËL DAYDÉ	30
BLACK SABBATH : DEUXIÈME PARTIE	34
LA RELÈVE	
PAMELA WYN SHANNON, THE QUARTER AFTER, PRETTY WEAPONS, MAMMATUS, LEFT LANE CRUISER, REVEREND, FLEET FOXES, COSMIC TRIP MACHINE	36
L'ÎLE DÉSERTE : LES 10 DISQUES À SAUVER DE LA NOYADE	43
BIBLIO-ROCK : LES LIVRES INCONTOURNABLES	47
CINÉMA : MAGICAL MYSTERY TOUR	48
L'ENTRETIEN À DEUX BALLES : ROGER WATERS	50
LE COUP DE GUEULE	53
LES SITES DES MEMBRES DU FORUM	54





L'ÉDITORIAL

L'été s'achemine doucement vers sa fin, les beaux jours raccourcissent et les douceurs des vacances laissent place à des journées laborieuses avec leur triste cortège d'ennuis, de déplaisirs ou d'impatiences.

Et pourtant il reste encore des suavités estivales, au triste goût évanescent, que l'on aimerait retenir encore, un peu comme on se raccroche aux dernières images de nos songes pour ne pas quitter, tout à fait, le sommeil.

Nous sommes encore quelques-uns à vouloir faire perdurer cet état de grâce et de nonchalance qui ouvre au monde, permettant d'accueillir en soi les précieuses perles de plaisir que nous offre la musique. Celle que nous aimons, qui peuple nos jours et nos nuits, qui nous aide aussi à résister aux lassitudes et nous plonge souvent dans des abîmes de ravissement.

Être extirpé d'un monde parfois triste et mélancolique pour nous immerger dans les eaux plus confortables de l'échange avec les musiciens, écouter leurs notes, leurs mots. Et puis en discuter, échanger nos impressions, nos humeurs, fussent-elles abruptes, parfois, mais toujours ferventes. C'est ce à quoi nous t'invitons, lecteur anonyme.

Mais avant que tu ne pousses plus loin la lecture, nous ajouterons ces dernières lignes. L'ensemble

de la rédaction souhaite dédier, très humblement, cette quatrième livraison de Vapeur Mauve à Alain Dister qui a œuvré pour la *rock music* très tôt, quand celle-ci n'était pas encore ce qu'elle devint par la suite, c'est-à-dire un gigantesque mouvement générationnel qui a su, pour le meilleur, et parfois pour le moins bon, fédérer des énergies créatives et proposer d'autres relations au monde.

Plus personnellement je me souviens des photos de Jimi Hendrix prises par Alain Dister, dont celle qui orne la pochette d'un des EP français, connu des collectionneurs, ou celle encore de Nico, qui m'a toujours ému, où seule devant son harmonium, elle semblait chanter, pour moi uniquement, les odes sépulcrales de *Marble Index* !

Et comment ne pas se souvenir des articles consacrés par celui-ci à toutes ces musiques venant de l'autre côté de l'océan, là où « les choses » semblaient se passer... Et nous, confinés chez nos disquaires mal achalandés, à traquer le disque qui nous permettrait d'illustrer en musique nos lectures mensuelles !

Pour tout ça, et de très nombreuses autres choses encore, merci au journaliste, au photographe et au « passeur » que sut être Alain Dister.

HARVEST





ENTREVUE EXCLUSIVE AVEC JIM McCARTY DES YARDBIRDS

ILS ÉTAIENT CINQ GARÇONS DANS LE VENT, CINQ JEUNES ANGLAIS PASSIONNÉS PAR LE BLUES DE CES VIEUX MUSICIENS NOIRS DE LA LOINTAINE AMÉRIQUE QU'ILS DÉCOUVRAIENT PAR LA RADIO. LORSQU'ILS DÉCIDÈRENT DE FONDER LEUR GROUPE EN CE MOIS DE MAI 1963, ILS IGNORAIENT ALORS QU'AU FIL DES DEUX DÉCENNIES SUIVANTES, ILS SE PARTAGERAIENT L'HONNEUR D'ÊTRE À L'ORIGINE DE QUELQUES-UNES DES FORMATIONS LES PLUS EXTRAORDINAIRES DE TOUTE L'HISTOIRE DU ROCK ! JIM McCARTY, BATTEUR DES MYTHIQUES YARDBIRDS, QUI FONDERA PLUS TARD RENAISSANCE, NOUS A ACCORDÉ UN ENTRETIEN EXCLUSIF. MICRO !

BÉATRICE : Enfant, quels sont les musiciens qui vous ont donné envie de faire de la musique ? Qu'est-ce qui vous a poussé vers la batterie ?

JIM McCARTY : Lorsque j'étais enfant, j'aimais tous les styles de musique, comme c'est encore le cas aujourd'hui. Je faisais partie de la *Boys Brigade*, une sorte d'organisation semi-militaire comme les Scouts. J'y ai appris à jouer du tambour de marche. C'est là que tout a commencé. Puis j'ai assisté à une répétition d'un groupe de rock dans une maison voisine, et j'étais totalement sous le charme !

BÉATRICE : On parle beaucoup de plagiat ces dernières années, mais il semble que c'était une pratique courante dans les années 60 et 70. Les Yardbirds ont eux-mêmes repris *Dazed and Confused* de Jake Holmes sans le créditer. Comment les musiciens percevaient-ils cette pratique à l'époque ? Avaient-ils le sentiment de voler un confrère ou trouvaient-ils simplement que ça faisait partie des règles du jeu ?

JIM : Je suppose que nous « volions » certaines chansons, ce qui n'était pas correct. Mais nous avons aussi joué des morceaux d'autres musiciens que nous créditions. Nous en changions tellement les arrangements qu'ils en devenaient différents des

originaux. Nous les yardmerisons ! On a joué avec Billy Boy Arnold la semaine dernière. À l'époque, nous avons repris deux de ses chansons et lui avons fait gagner de l'argent (à condition bien sûr que les éditeurs l'aient payé !).

BÉATRICE : Selon vous, lequel des quatre guitaristes a le plus apporté aux Yardbirds ?

JIM : Je pense que Jeff a vraiment mené les Yardbirds là où le groupe est devenu légendaire. C'est en grande partie à lui qu'on doit les arrangements que nous avons faits à cette époque.

BÉATRICE : Quel était votre sentiment quand les Yardbirds se sont séparés en 1968 ? Étiez-vous soulagé ?

JIM : J'étais très heureux de mettre fin au groupe. J'étais épuisé et j'en avais assez de tout ça. Peut-être que si nous avions fait une pause, nous aurions pu nous ressourcer, mais nous étions brûlés à force d'être toujours sur la route. C'était la seule façon de gagner de l'argent à l'époque. Quelques mois après notre rupture, quelqu'un est venu me voir avec des photos de Led Zeppelin jouant devant 50 000 personnes. C'était un sentiment étrange....

BÉATRICE : Avez-vous gardé de bons contacts avec Anthony, Eric, Jeff, Paul et Jimmy ?

JIM : Je suis principalement en contact avec Jeff, qui est resté un bon ami. Jimmy est venu nous voir quand nous sommes allés jouer à Reading en juin dernier. Et Top, je le vois de temps en temps. Eric, ça fait un moment que je ne l'ai pas vu.

BÉATRICE : Parlez-nous de *Knowing that I'm losing you*. Comment la chanson a-t-elle été créée ? Qui y a principalement collaboré ? Qu'avez-vous pensé quand vous avez entendu *Tangerine* pour la première fois et constaté que Jimmy Page ne créditait que lui pour ce morceau ?

JIM : *Knowing that I'm losing You* est l'une des cinq chansons que nous avons enregistrées avant la séparation du groupe, probablement en 1968. Je ne pensais pas grand chose de ce matériel jusqu'à ce que je l'entende récemment.

Jimmy est certes beaucoup à l'origine de ce morceau, mais c'est Keith qui en a écrit les paroles. Et il me semble qu'elles ont été en partie reprises pour *Tangerine*.

Jimmy n'écrivait pas de paroles, alors vous pouvez en tirer vos propres conclusions...

BÉATRICE : Quels musiciens écoutiez-vous à l'époque où vous avez fondé Renaissance ? Lesquels vous ont inspirés ?

JIM : Pour Renaissance, nos influences allaient de Simon and Garfunkel à Hair en passant par le jazz, et évidemment la musique classique que John Hawken a ajouté à l'équation.

BÉATRICE : Pourquoi n'avez-vous enregistré qu'un seul album avec Shoot ?

JIM : Je souhaitais en enregistrer un autre avec Shoot, mais le succès était si mince que la maison de disques n'a pas souhaité y donner suite.

BÉATRICE : Les années 60 et 70 ont été un terrain propice à l'expérimentation de toutes sortes de drogues. Puis vint la mort de Jimi Hendrix, de Janis Joplin, de Jim Morrison, l'intérêt du public pour d'autres musiques qui vous poussaient hors de la scène.

Comment les musiciens ont-ils vécu cette difficile période de transition ?

JIM : Cette période était très autodestructive ! Un jour, j'ai eu une si mauvaise expérience en prenant de l'acide que j'ai rejeté tout ça pour de bon. Mais d'autres n'ont pas eu autant de chance...

BÉATRICE : Parlez-nous de Keith Relf. Comment a-t-il vécu l'après Yardbirds ? Dans quel état d'esprit vivait-il dans les années 70 ? On lit ici ou là qu'il était ruiné, déprimé. Rumeur ou réalité ?

JIM : Keith s'est vraiment perdu avant de mourir en 1976. Il était très fauché, se droguait et devait s'occuper de ses deux fils. Je ne pouvais plus travailler avec lui. Il était trop lourdement dépressif.

BÉATRICE : Quel est l'album dont vous êtes le plus fier (que ce soit avec un groupe ou en solo) ?

JIM : Je pense que *Roger the Engineer* a été l'album le plus amusant à enregistrer. Nous compositions beaucoup dans le studio, avions l'occasion de rire. Nous avons enregistré les parties de batterie plutôt chouette-

ment, alors j'étais satisfait du résultat. C'était aussi une belle expérience d'enregistrer *Out of the Dark*, mon album solo. Il y a tellement de personnes qui m'ont encouragé, et quand c'était terminé, j'étais heureux d'avoir mon propre CD.

BÉATRICE : Quels sont vos projets sur le plan artistique ?

JIM : Je suis en train de terminer un autre album solo que j'enregistre à Toronto, avec quelques excellents musiciens locaux. Un disque de meilleure qualité que *Out of the Dark*, mais bientôt, je vais devoir me heurter au problème de la distribution...

BÉATRICE : Arrive-t-il qu'on vous aborde en vous confondant avec le Jim McCarty de Cactus ? Si oui, avez-vous une anecdote à nous raconter ?

JIM : Je n'ai vécu qu'une situation où on m'a confondu avec l'autre Jim McCarty. Quelqu'un m'a envoyé un email pour me commander des enregistrements de rockabilly, et j'ai réalisé qu'il pensait s'adresser à l'autre Jim McCarty. Je suis aussi allé à un concert



de Steely Dan dans les années 70, et Jeff Baxter a annoncé que la prochaine chanson était dédiée à Jim McCarty, mais je ne sais pas s'il parlait de moi !

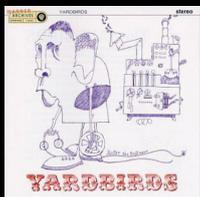
BÉATRICE : Quels sont les disques que vous aimez écouter en ce moment ?

JIM : J'écoute toujours tous les styles de musique, mais pas trop en ce moment. J'ai un CD de Ali Farka Toure que j'aime beaucoup. Il n'y a plus beaucoup de chanteur comme ça aujourd'hui !

BÉATRICE : Parlons de Renaissance... Quel rôle avez-vous réellement joué entre les albums Illusion et Prologue ? On sait qu'en 1970, les membres fondateurs se sont retirés un à un et que John Hawken a pris le destin du groupe en mains, réunissant de nouveaux membres, dont quelques-uns recrutés chez les Nashville Teens. On sait qu'Hawken ne s'est finalement pas reconnu dans la formation avec Binki Cullom et qu'il s'est retiré. Vous êtes alors revenu. Quel était alors votre rôle dans ce groupe ?

JIM : Au départ, Keith et moi avons décidé de cesser de jouer dans le groupe et de nous contenter de rester dans l'ombre, en écrivant ou en produisant. Puis Keith a vite disparu, et j'ai continué à travailler sur mes idées de chansons. Jane Relf m'a parlé d'une poétesse de Cornwall, Betty Thatcher, qui souhaitait écrire des chansons. Elle m'a proposé de m'envoyer les poèmes que je pourrais essayer de mettre en musique. Je pense que le meilleur exemple de cette collaboration est *Bound for Infinity*, qui n'était pas vraiment une réussite sur l'album de Renaissance. Ma version était meilleure, mais personne ne l'entendra jamais ! Par la suite, ils ont écrit leurs propres chansons avec Mickey Dunford, et comme je ne faisais plus partie du groupe, j'ai fini par perdre contact avec eux...

PAR QUELS ALBUMS COMMENCER POUR DÉCOUVRIR JIM McCARTY EN MUSIQUE ?



YARDBIRDS
ROGER THE ENGINEER
1966



ILLUSION
OUT OF THE MIST
1977



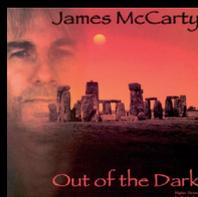
RENAISSANCE
SAME
1969



STAIRWAY
MOONSTONE
1988



RENAISSANCE
ILLUSION
1971



JAMES McCARTY
OUT OF THE DARK
1994



SHOOT
ON THE FRONTIER
1973

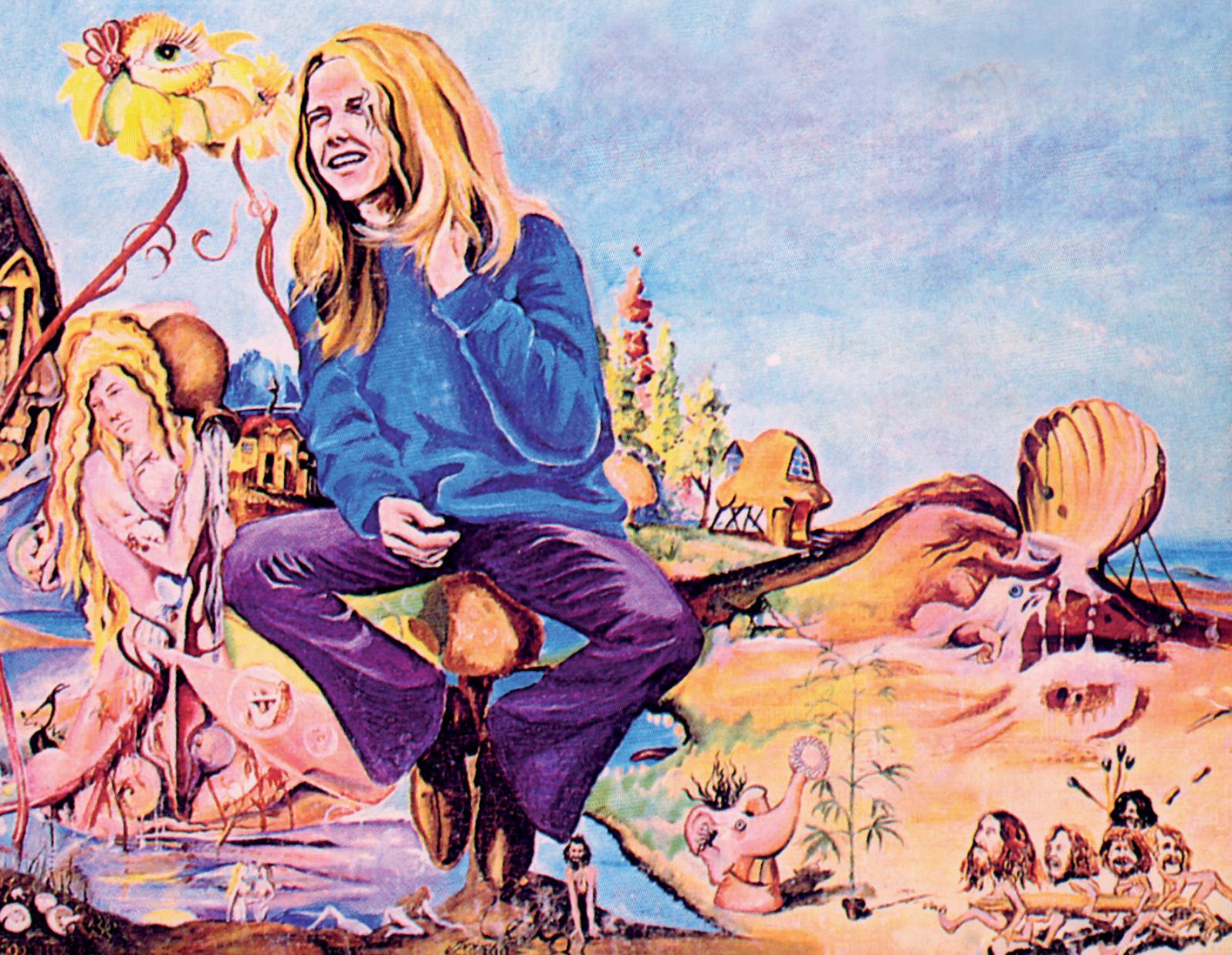


JIM McCARTY BLUES BAND
OUTSIDE WOMAN BLUES
2001

BÉATRICE

BLUE CHEER

ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC
LEIGH STEPHENS
ET CHRONIQUES





ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC LEIGH STEPHENS

POUR LE QUATRIÈME NUMÉRO DE VOTRE REVUE ROCK FAVORITE, C'EST LE GRAND MANITOU DU POTARD À FOND QUI RÉPOND À UNE INTERVIEW EXCLUSIVE, J'AI NOMMÉ LE GÉNIALISSIME LEIGH STEPHENS ! TOUT LE MONDE SE RAPPELLE DU SON DE BLUE CHEER QUI SORT À LA FIN DES SIXTIES DEUX BRÛLOTS TERRIBLES À FAIRE FRÉMIR DE PEUR LES GUGUSSES DE GRAND FUNK OU DE CACTUS AVEC LE SIEUR STEPHENS À LA 6 CORDES. PRÈS DE QUARANTE ANNÉES PÈSENT SUR CES MONUMENTS DE FURIE, ET AUJOURD'HUI, LEIGH STEPHENS SE PENCHE SUR SA CARRIÈRE ET SA PARTICIPATION AU GROUPE FAVORI DES FREAKS DE LA BAY ! (BIGRE, CETTE INTRO SONNE UN PEU TROP SÉVERINE FERRER POUR FANZ...TANT PIS ON GARDE, LES MEILLEURS RÉDACTEURS SONT EN VACANCES).

GREG : Comment as-tu rencontré Dickie et Paul, les autres membres de Blue Cheer ?

LEIGH STEPHENS : Je vivais à Berkeley et je connaissais Paul qui était de la région de Sacramento. Il tapait le bœuf avec Group B – qui était le groupe dans lequel jouait Dickie – alors que Paul jouait avec The Oxford Circle. Par la suite, on a simplement décidé de monter un truc ensemble.

G. : Pourquoi as-tu quitté le groupe alors que vous cartonniez sur la scène rock ?

L. S. : Il y avait une lutte d'influence entre Gut Turk et un de nos managers. Mon opinion, c'est que ce manager était, de par son implication, une force destructrice pour le groupe. Rétrospectivement, certains l'ont perçu comme un genre d'enfant prodige, une icône. La réalité, c'est qu'il tenait le groupe – moi excepté – sous sa coupe grâce à la drogue, comme par un mécanisme de contrôle, une

psychologie de vieux maquereau. Je l'ai questionné sur les motifs de son attitude, et peu de temps après, je faisais partie de l'histoire. Tu en tires les conclusions que tu veux...

G. : Avec le recul, que penses-tu d'avoir appartenu à un groupe devenu culte ?

L. S. : C'était juste une période intéressante. Plein de choses ont obtenu un statut de "culte". Je n'ai pas particulièrement d'empathie pour ces phénomènes.

G. : Blue Cheer était managé par un Hell's Angel, comment ça s'est passé ?

L. S. : C'était Gut, et comme je te le disais, lui et moi avons été mis à l'écart suite à nos prises de position : on s'est opposés ouvertement aux magouilles concernant la drogue qui infectait le groupe, mais voilà, on était en infériorité numérique.

G. : J'ai lu que Blue Cheer était le groupe favori de Janis Joplin, tu en sais plus ?

L. S. : Je n'en avais jamais entendu parler avant...

G. : Les sixties ont été des années de créativité intense, quelles en étaient les raisons selon toi ?

L. S. : C'est une période qui a connu énormément d'expérimentation, aussi bien "chimiquement" que musicalement.

G. : Tu as gardé des contacts avec tes anciens collègues ?

L. S. : Pas vraiment ; je revois Dickie occasionnellement lors d'évènements dans la *Bay area*.

G. : Quel regard portes-tu sur le groupe à l'heure actuelle ? Tu souhaiterais retenter l'aventure ?

L. S. : La version contemporaine de Blue Cheer est une bête bien différente de ce qu'elle était à sa création. L'original était pur et spontané. Le groupe d'aujourd'hui est une sorte de voyage vers les confins de la nostalgie pour beaucoup de monde... Je préfère vivre dans le présent.

G. : Que peux-tu nous raconter au sujet de Nicky Hopkins qui a joué sur ton premier album, *Red weather* ?

L. S. : Nicky était un musicien brillant. J'ai rejoué plus tard avec lui à Los Angeles pour une session, c'était super, mais il était déjà très malade et il est mort peu de temps après.

G. : Après la sortie de *A cast of thousands*, tu disparaissais de la scène : c'était ton choix ou on t'a oublié ?

L. S. : Je suis revenu en Californie et j'ai fait l'erreur de m'installer à L.A. J'aurais dû retourner à San Francisco où le milieu est plus loyal avec ses musiciens.

G. : Peux-tu nous parler de ta contribution au LP de Pilot ? Était-ce une coïncidence que tu joues avec Bruce Stephens qui t'a succédé au sein de Blue Cheer ?

L. S. : J'ai connu Bruce à l'époque où j'étais à San Francisco (NDLR : Bruce Stephens, ex-guitariste de Mint Tattoo) ; en fait, il ne m'a pas vraiment succédé, puisqu'il a remplacé Randy Holden. Bruce m'a demandé de jouer quelques plans de guitare pour l'album, alors j'ai fait quelques sessions.

G. : Durant ton exil en Grande-Bretagne, tu n'as pas eu l'opportunité de former un super groupe avec Ron Wood, Jeff Beck, Rod Stewart ou d'autres artistes ?

L. S. : Je suis devenu pote avec Ron Wood et Rod Stewart grâce à Mickey Waller du Jeff Beck Group. On avait pensé jouer ensemble, mais ils se sont finalement engagés avec les Faces. J'ai fait le forcing pour qu'ils jouent avec Pete Sears et moi dans Silver Metre, mais ça ne s'est pas fait.

G. : D'où te vient cet intérêt pour la photo, la peinture ou les effets visuels ?

L. S. : J'ai toujours eu la fibre artistique. Je peins, je dessine et j'ai eu un peu de succès en vendant mes œuvres, bien que ça ne soit pas des musiciens que je peigne et vende au public. Mon truc, c'est plutôt les arts majeurs, ça ne repose pas sur la reconnaissance faciale, les agrégats rocheux ou ce genre de choses.

G. : Penses-tu que des groupes ont été influencés par le son dément de Blue Cheer ?

L. S. : Oui, mais c'est ce que j'ai entendu dire...

G. : À l'ère d'Internet, que peux-tu nous apprendre à ton sujet que l'on ne trouve pas sur Google ?

L. S. : Il n'y a rien à rajouter que tu ne trouveras pas sur Internet me concernant !

G. : J'ai entendu dire que tu as élevé des chevaux, tu confirmes ?

L. S. : Oui, j'ai élevé des pur-sang arabes et j'ai couru une vingtaine d'années dans des courses de longue distance ; pas l'Hidalgo (NDLR : une course hippique d'endurance) mais le même genre.

G. : Pour conclure, peux-tu nous dire quelles périodes de ta carrière te laissent les meilleurs souvenirs ?

L. S. : Les dernières années, je pense : pouvoir jouer au Chet Helms Memorial, le 40^e anniversaire de The Human Be-in, et être nommé parmi les 100 meilleurs guitaristes par Rolling Stone Magazine ont été des temps forts. La seule chose qui pourrait surpasser ça serait d'être invité au Crossroad Festival organisé par Eric Clapton. Ça serait comme d'être nommé aux Academy Awards (NDLR : les fameux Oscars).

GREG LE MÉCHANT

<http://www.leighstephens.com>



BLUE CHEER : CHRONIQUES DE DISQUES

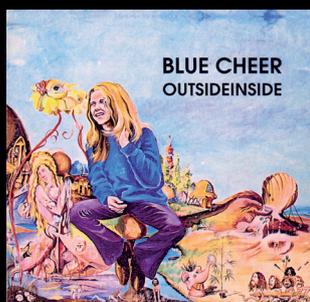


1968. La scène psyché anglaise et américaine survivante du Summer of Love continue ses expérimentations lysergiques et soniques. Pendant que les power trio virtuoses de Clapton et Hendrix déroulent White Room et Voodoo Chile, que Jimmy Page fourbit ses armes et que les Beatles veulent faire la Révolution, débarquent de la *Frisco Bay Area* trois musiciens chevelus qui vont graver un disque majeur, considéré comme une des pierres angulaires du hard rock : **VINCEBUS ERUPTUM**. Six morceaux dont 3 reprises et 32 minutes de musique, de déluge sonore pour être plus précis.

Dès les premières notes de la reprise d'Eddie Cochran, *Summertime Blues*, l'auditeur est saisi par ces guitares accordées très bas, cette batterie métallique et pesante, cette basse vrombissante, tous ces tics qui seront utilisés plus tard par Black Sabbath et bien plus tard encore par toute la scène Stoner (Kyuss notamment). Impressionné par les performances de Hendrix, notamment au Monterey Pop Festival l'année précédente, le trio s'essaie également à une reprise du *Rock Me Baby* de BB King. Là encore, aucune fioriture dans la mise en place du titre, solos grinçants et drumming monolithique alourdissent un peu plus ce blues lancinant.

Doctor Please, un des 3 morceaux originaux de l'album, livre un chant halluciné du bassiste Dickie Peterson soutenu par une distorsion monstrueuse. *Out of Focus*, avec son air faussement pop et son gimmick de guitare, donne l'impression de pouvoir enfin respirer, juste l'impression, le titre monte en intensité et vous étouffe par sa puissance rentrée. Le trio propose ensuite une version peu inspirée du *Parchment Farm* de Bukka White, reprise bien moins intéressante que les versions de Cactus ou Johnny Winter. L'album se clôt avec *Second Time Around*, titre un peu brouillon, avec ses nappes de guitare hystérique et son solo de batterie directement inspiré des hommes de Néanderthal. Malgré ses nombreux défauts, ce disque ouvre une brèche abyssale dans laquelle vont plonger de nombreux musiciens, de Black Sabbath à Kyuss en passant par les Stooges et les Ramones.

PHILOU



Vapeur Mauve a donc décidé de se pencher sur Blue Cheer, cas épineux. J'entretiens plus de relations avec ses superbes satellites (Kak, Oxford Circle ou Randy Holden) et les deux premiers albums suffisent à mon bonheur auditif. Pour tout vous avouer, il y a même un sacré bout de temps qu'**OUTSIDE INSIDE** dormait sur mes étagères. Après un *Vincebus Eruptum* cassant la vaisselle baba à coups de marteau pilon (mais avec dix fois plus de charme que les veaux de Grand Funk), le deuxième essai risquait, au mieux, de pédaler sec dans les côtes. Au pire d'abandonner avant la fin de l'étape.

Ce qui emporte ici l'adhésion, c'est qu'on sent vraiment le groupe se battre pour survivre, en dépit de capacités instrumentales limitées, et de la voix plutôt typée de Dick Peterson. Les compositions sont bien construites, la production ambitieuse permet à Leigh Stephens d'extraire sa guitare du magma sonique, tandis que Paul Whaley se signale comme un sacré cogneur. Cerise sur le gâteau acide, une reprise fracassée de *Satisfaction*, servie encore plus teigneuse que l'originale.

Superbe mauvaise herbe sur les trottoirs d'un rêve américain déjà en perdition au Vietnam, cette poignée de chansons vaut vraiment qu'on y passe du temps, surtout que le reste sera franchement saumâtre, jusqu'à la renaissance boogie lourd, quarante ans plus tard.

LAURENT



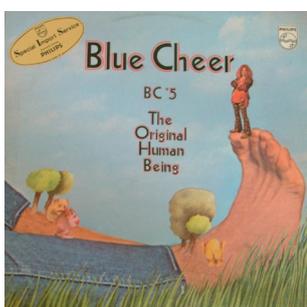


Pour ce troisième album, **New! Improved!** (1969), Blue Cheer voit son compositeur et guitariste Leigh Stephens quitter le groupe pour une carrière solo. Il est remplacé par deux nouveaux guitaristes : Bruce Stephens et Randy Holden.

Ces derniers se partagent la tâche et font parler leur talent de composition sur une face chacun. La première, écrite par Stephens (sauf une reprise de Dylan et une compo du pianiste Kellogg), donne dans un blues blanc avec un côté plus populaire que ce que faisait le groupe auparavant.

La seconde face, écrite par Holden, est beaucoup plus brute, plus hard, sa guitare tranche dans le vif et ne fait pas de détail, c'est du gros son qui dépoté et sa voix y est pour beaucoup (son *Fruit & Iceberg* qu'on retrouvera sur son album solo *Population II* en est un parfait exemple).

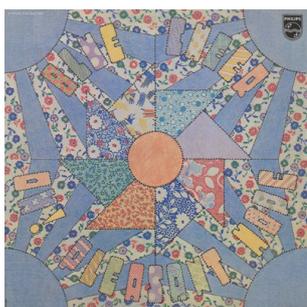
BEN



Ce cinquième album de Blue Cheer, **The Original Human Being**, n'est pas celui que préfèrent les amateurs. L'arrivée d'un nouveau guitariste (Gary Yoder, ex-Kak) ne change pas beaucoup la donne et le disque balance entre rock et soul/blues (*Black Sun*) et même country (*Tears In My Bed*) sans que jamais une direction précise ne soit donnée à l'ensemble.

Gary Yoder (qui est aussi le producteur) expédie quelques soli bien nerveux, mais le temps semble déjà loin où Blue Cheer faisait vibrer sa musique de délices psychédéliques. Les claviers (un Moog sur Babaji !?) sont de plus en plus présents, et on a recours à une section de cuivres (et solo de sax) sur certains titres. Quelques belles réussites néanmoins qui méritent qu'on rehausse un peu les jugements hâtifs qu'une écoute distraite pourrait prescrire. À écouter en priorité : *Man On The Run*, *Make Me Laugh* et *Pilot*.

HARVEST

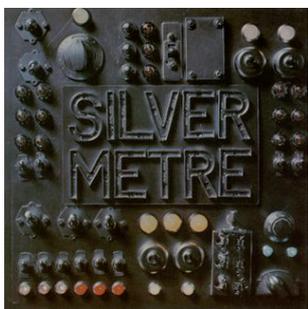


Bosser dans un projet comme Vapeur Mauve vous réserve toujours de belles surprises. Imaginez votre rédacteur, grand fan devant l'éternel de cette machine métallique qu'est Blue Cheer, qui doit se farcir la dernière production discographique des années glorieuses de ce combo : **Oh ! Pleasant Hope**. Qu'il avait écouté vite fait entre deux merveilles, et rangé soigneusement dans ses nombreuses étagères sans jamais y revenir. Ne gardant qu'un souvenir lointain et négligeable.

Et puis voilà qu'on redépose la galette dans son lecteur à CD, cet objet froid, magnifique métaphore du consumérisme. Et l'on découvre, ou redécouvre un disque particulièrement beau, épuré et qui s'appivoise au fil des écoutes. Pour devenir un opus dont on n'arrive pas à se détacher, se révélant particulièrement moderne. La grosse artillerie qui distillait ses riffs ensanglantés et burinés laissant sa place à des compositions plus simples, où transpire l'affection du blues originel.

Déarrassé de ses deux guitaristes légendaires (L. Stephens et R. Holden), le groupe parcourt les genres, flirtant du côté des Stones (*Believer*), s'aventurant dans une country jubilante (*Money troubles*) sans oublier l'Inde et ses sonorités orientales (le très voyageur *I'm the light*). Et puis ce magnifique titre éponyme, *Oh ! Pleasant hope*, blues à vous déchirer le peu de certitudes que vous avez. Un album à redécouvrir et à savourer les cheveux dans le vent, la tête dans les étoiles. Superbe !

LOU



Une machine à mesurer l'argent ? À quoi ça sert de mesurer l'argent ? C'est quoi l'étrange appareil de la pochette ? Bref... C'est déjà le second opus solo de Leigh Stephens, après l'étape *Blue Cheer*, et il laisse inmanquablement un goût d'inachevé : quelle tragédie ! L'excitation que provoque cet essai prometteur - composé en partie de reprises quelconques (sauf le superbe *Sixty Years On*) - réclame une suite, pourquoi pas un *Gold Metre*, mais ce dernier ne verra probablement jamais le jour. Globalement, **SILVER METRE** oscille entre rock et blues, parfois très loin du hard crade de *Blue Cheer*, je préfère vous prévenir. La guitare de Stephens ne joue jamais les parasites, rythmique impeccable et soli détrem-pés. Elle ne cherche pas à plafonner, c'est pas le genre du gugusse. Les compositions co-signées avec Tom Coman sonnent justes (*Cocklewood Monster*, *Naughty Lady*). La basse de ce routard de Pete Sears est puissante et cadre bien les hostilités. Mick Waller, quant à lui, cogne dur, c'est tout ce qu'on lui demande. On regrette seulement que les participations de Ron Wood et de Rod Stewart aient échouées. Le disque est bon, un peu bancal ou brouillon, mais s'il y avait eu une suite, j'aurais sûrement parlé ici de son successeur. À posséder néanmoins pour la face B, bien supérieure qualitativement.

GREG LE MÉCHANT



BLUE CHEER - SAVAGE RESURRECTION : UNE AFFAIRE DE FAMILLE

RANDY HAMMON, DE SAVAGE RESURRECTION, EST LE COUSIN DE PAUL WHALEY DE BLUE CHEER. DEUX GROUPES, DEUX DESTINS DIFFÉRENTS, MAIS FORCÉMENT NOMBRE DE POINTS EN COMMUN DONT RANDY NOUS PARLE LUI-MÊME... (PROPOS RECUEILLIS PAR BÉATRICE)

Comme vous le savez donc, **PAUL WHALEY** est mon cousin. Mon cousin préféré, en fait, avec lequel je passais beaucoup de temps lorsque nous étions gamins. C'est lui qui m'a donné envie de devenir musicien, m'inspirait, me guidait en me disant quels disques je devais écouter jusqu'à ce que je commence à faire mes propres découvertes vers l'âge de 15 ans.

Nos deux groupes ont signé un contrat avec Mercury Records à peu près à la même époque. Nous avions le même producteur (Voco Kesh). Nos albums sont sortis approximativement en même temps. Mais Blue Cheer a connu rapidement le succès grâce à *Summer Time Blues*. Tellement qu'ils ont vite bifurqué vers une autre voie que la nôtre. Nous, nous étions malheureusement déjà sur le chemin de la séparation quand notre album est sorti, et l'absence de promotion de notre disque ne nous a pas aidés non plus. Mais notre *single* était numéro 2 en Thaïlande :)

Nous jouions à Chicago dans le même club que Blue Cheer pendant l'été de 1968. Et si nous ne nous étions pas séparés à Louiseville un mois plus tard, nous aurions probablement joué encore avec eux à Boston ou à New York. Bon, ils ont eux-mêmes fini par se brûler et se séparer un an plus tard. Un autre parallèle... Mais, cette fois-ci, hum, c'est nous qui étions en avance sur eux. :)

Blue Cheer et Savage Resurrection avaient aussi en commun de jouer une musique différente des modes de l'époque. Différente aussi de celle de la clique acid qui se concentrait autour de groupes tels Grateful Dead, Quicksilver ou Jefferson Airplane. Nous avions un son qu'on pourrait qualifier de *marin county acid country rock*. Les musiciens de Blue Cheer vivaient dans le Haight et partageaient donc le même décor que ces groupes, mais leur musique était à des années lumière du son psychédélique hippie des années 60. Nous avions aussi un côté plus hard, davantage influencé par Jimi Hendrix et le R&B, qui ne collait pas nécessairement avec le style de la clique mentionnée plus haut. Si on ajoute à cela que nous étions une bande de dégénérés sur scène, nous n'étions pas franchement les bienvenus au club. Nous en étions conscients quand venait le temps de savoir avec qui nous allions jouer et où.

Aussi, contrairement à Blue Cheer, nous vivions à Richmond, de l'autre côté de la baie, ce qui nous éloignait géographiquement du courant populaire de San Francisco. Si nous étions allés vivre dans le Haigh, nous aurions probablement pu connaître le même sort que Blue Cheer. Regarde sur ce site : <http://www.sfmuseum.org/hist1/rock.html> (*Chronology of San Francisco rock*). Tu verras qu'il n'y a que trois endroits où l'on parle de Blue Cheer. Et on n'y trouve rien sur Savage Resurrection. Et qui est encore là et bien intact ? Blue Cheer et Savage Resurrection. Nous. Encore un drôle de parallèle...

RANDY HAMMON



le retour

JACK BRUCE / ROBIN TROWER SEVEN MOONS

JACK : Robin, tu dors ?

ROBIN : Pas moyen, heureusement que j'ai toujours ma gratte pas loin.

J : Chouettes, tes plans, tiens si on arrivait à se bouger, ce serait sympa de refaire un album ensemble.

R : Tu crois que ça peut encore intéresser quelqu'un ?

J : Pourquoi pas, après tout, de notre génération, on n'est pas les plus avachis. Regarde les Who ou les Stones, c'est l'opération lente agonie. Non, je pense qu'on peut y arriver, manque juste le batteur.

R : Marre de Bill Lordan, ses roulements étriqués m'ont gâché assez de chansons. Tu ne veux pas passer un coup de fil à Ginger Baker ?

J : C'est-à-dire qu'on est un peu en froid ces jours-ci. Mais il y a ce mec, Gary Husband, qui correspond bien à ce qu'on cherche. Solide du tempo, frisé de la cymbale, pas pressé d'en finir avec les morceaux. Vintage, en somme.

R : Bon, mais on fait quoi ? À nos âges, on va avoir du mal à passer pour Tokyo Hotel.

J : Pas de gros mots ou je te rince la bouche avec du savon ! Avec notre passé, pas question de finasser. Du blues rock, c'est ce qu'on fait de mieux.

R : Surtout que je n'ai pas perdu la main. J'emballer toujours la rythmique funky/grasse et les soli poussières de glace comme personne, depuis Jimi. Pur cuivre, pas un gramme de laiton.

J : Ah, moi, je chante plus bas, plus grave. Façon James Dewar, tiens. Par contre niveau basse en contrepoids, un vrai horloger du tempo moyen, le Jack.

R : Tiens, on va choisir la difficulté, faire beau et sobre, utile. Ni Clapton, ni Leslie West.

J : Qui ça ?

R : Il me semble que ces types ont joué avec toi dans le passé.

J : Me souviens pas. Faudrait regarder dans Wikipedia.

R : En attendant, lis plutôt Vapeur Mauve, un petit canard sympa, ils parlent déjà du disque : « *Seven Moons* est l'album de l'année, propulsé par deux vétérans qui s'arrachent les burnes, au nom de leur gloire passée. L'intemporalité est ici le maître mot, tant les morceaux sont parfaits. Calibré au nanomètre, voilà l'objet dont la recette s'est tragiquement perdue. Livré chaud brûlant, pour consommation massive. Aucune indigestion à craindre ».

J : Au rythme où on les sort, pas de danger. Tu fais quoi ?

R : Je vais en déposer un à la maison de retraite, ça fera plaisir à Jimmy Page.

J : Rentre pas trop tard, des fois qu'on ait l'occasion de tourner.

LAURENT. (conversation fictive)

LA SAGA DU LABEL MAINSTREAM À TRAVERS DIX PÉPITES PSYCHÉDELIQUES

N'importe quel collectionneur patenté se doit de connaître le label Mainstream, ses galettes à la matrice bleu ciel et colorée de psychédéisme, doucement et précieusement rangées au milieu de centaines de disques de jazz produits avec passion par cette maison de disques.

Mainstream Records, qui appartient alors à Mercury, et deviendra par la suite une filiale de Time Record, est fondé en 1964 par Bob Shad qui, curieusement, en pleine révolution beat, est un amoureux de jazz. Ce qui ne surprendra pas ceux qui connaissent le parcours atypique de cet homme. En effet, dès les années 40, il s'intéresse déjà à la musique et au jazz, produisant notamment Charlie Parker pour le label Savoy Records. Il fonde ensuite un premier label, Sittin' With In, en 1948, patronnant des jazzmen aussi bien que des bluesmen — Lightin' Hopkins pour n'en citer qu'un ! En 1951, il est nommé directeur et agent artistique chez Mercury. Trois ans plus tard, en compagnie d'Irving Green, il fonde l'auxiliaire EmArcy et va alors produire des têtes d'affiche comme le Clifford Brown-Max Roach Quintet, Sarah Vaughan ou Maynard Ferguson. Mais Bob Shad est également un dénicheur de talents, s'occupant alors d'artistes plus pop comme Patti Page et Vic Damone.

Son côté puriste l'amène ainsi à créer le label Mainstream. Reprenant à son compte la dénomination de ce courant de jazz des années 50 né en réaction au jazz d'alors, et privilégiant le retour à la virtuosité et aux longs solos mélodiques des musiciens. Les bureaux se trouvent alors à New York, foyer d'un certain boom jazz. Au 1700 Broadway plus exactement. La première production de Bob Shad a lieu en 1964, avec l'album *The Artistry of Helen Merrill*. Jusqu'en 66, le label sort pas moins de 17 opus avec Jerry Goldsmith comme tête d'affiche.

Mais le monde est alors en pleine mutation, la jeunesse se rebellant contre cette société archaïque et conservatrice d'après-guerre. Les Beatles explosent aux USA, l'arrogance des Stones commence à traverser l'Atlantique, et le jazz ne répond plus aux attentes de cette jeunesse qui se tourne alors vers le rock. Bob Shad le perçoit rapidement, et ne s'en laisse pas conter. Et en ce début 67, signe son premier gros coup, avec les Amboy Dukes de Detroit et son leader Ted Nugent. Mainstream Records rentre alors dans la ferveur rock du moment ainsi que dans la vague du Flower Power qui déferle alors en Californie. Et cette année 67 sera celle de toutes les réussites. Ayant eu vent d'une Blanche chantant comme une black dans les contrées de San Francisco, l'équipe de Bob se déplace dans la région pour la voir évoluer au sein du Big Brother, groupe montant de la scène psychédélique de Frisco. Et parvient à les signer and the Holding Company.

Même si les premiers singles ne jouissent pas tant d'autres, jouit de la pop music, et ne reverse qu'avec Ainsi, Sam Andrew (guitariste de demandé à l'avocat 1000 \$, il demandé 500 \$, encore non. Eh billet d'avion pour retourner chez part, sa mainmise, et celle de étoufferont rapidement les grourebaptisé Stone Circus, à la gran- aux pochettes, elles sont le plus réalisées en grande partie par

16 au 18 juin 1967. Le Monterey de Janis met la foule au tapis. album *Cheap Thrills* sera le disque ce succès, Bob et ses acolytes cette nouvelle direction musigroupes à l'orientation rock affirfourberont dans la médiocrité à



se vendent pas très bien, Bob Shad, manne financière que lui apporte la parcimonie les profits aux musiciens. Big Brother) relate : « Nous avons a répondu non. Nous avons alors bien, alors, pouvons-nous avoir un nous ? Non, pas un sou ! » D'autre son équipe, sur les choix artistiques pes signés ; Funky Farm sera ainsi de stupéfaction du groupe. Quant souvent imposées aux musiciens, et Ely Besalel.

Pop Festival. La performance vocale Dès lors, le succès est évident, l'album le plus vendu par le label. Forts de se lancent alors corps et âme dans cale, produisant essentiellement des mée. Mais là où d'autres labels se la vue de la manne de dollars que

représente l'émergence du rock psychédélique et de tous ces babas défoncés, Mainstream Records continuera à dénicher des pépites avant-gardistes, à la musique sincère et personnelle. Cependant, sans succès, la plupart des albums produits étant de réels échecs commerciaux tout en étant de véritables chefs-d'œuvre. Ni plus ni moins.

Pour la petite histoire, la fille de Bob Shad remettra au goût du jour la pertinence de Mainstream Records, ressortant régulièrement sous la forme de rééditions magnifiques (aux livrets CD somptueux) les albums jazz et blues du label. En 1993, Sony acquiert une grande partie du catalogue. Et dans une démarche mercantile évidente, laissera le soin aux labels douteux (tel Radioactive pour l'album des Growin Concern) la possibilité de sortir ces perles psychédéliquiques sans que l'on ait la certitude que les artistes en soient rémunérés. Ainsi va le monde du rock...

(Un grand merci à **TARKUS** et **CARCAMOUSSE** pour leurs précieux renseignements !)

LES DIX PÉPITES PSYCHÉDELIQUES



ART OF LOVIN'
SAME
MAINSTREAM S6113
COTATION : 100 EUROS.
1968

Cet album est un petit bijou d'harmonies vocales où règne une ambiance West Coast des plus agréables. On est loin ici des envolées guitaristiques caractérisant le psychédéisme US. Originaire du Massachusetts, ce combo vous emmène vers des cieux paradisiaques, où l'instinct communautaire, très présent sur ces 11 titres, est symptomatique d'une époque idyllique.

Les nombreuses ballades enjouées, truffées de petites trouvailles sonores, rendent l'écoute de cet opus attachant. On ne peut nier la filiation vocale de la chanteuse Gail Winnick à Grace Slick, envoûtant l'auditeur de par ses caresses vocales. Comme le dit très bien P. Theyre dans son encyclopédie, la part belle est donnée au bassiste qui impulse aux morceaux un délicieux son funky par moments.

PAUL APPLEBAUM (guitare), **JOHNNY LANK** (basse), **BARRY TATELMAN** (sax, chant), **GAIL WINNICK** (chant) et **SANDY WINSLOW** (batterie).



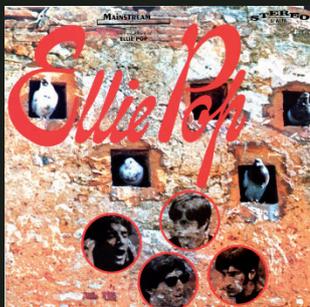
DECEMBERS CHILDREN
SAME
MAINSTREAM S6128 /
COTATION : 100 EUROS
1969

Sous une somptueuse pochette se cache l'un des plus beaux trésors du psychédéisme US. Guitare fuzz, harmonies vocales orgasmiques, le tout joué par des musiciens au sommet de leur art créatif. Originaire de Cleveland, le groupe propose alors un condensé d'excellentes chansons, alternant agréablement les climats sans jamais tomber dans l'exercice de style.

Non, ici, tout est vrai, joué avec le cœur, la passion et une certaine philosophie utopiste que l'on retrouve quasi exclusivement dans le psychédéisme américain. Moment fort de l'album, *Too early to be late*, qui embarque l'auditeur dans une plainte mélancolique où les notes de la guitare, particulièrement acide et résonnant d'une oreille à l'autre, vous donne une irrésistible envie de gueuler et de vider vos tripes à la face du monde. Énorme !

Le reste de l'album, oscillant entre funk dithyrambique avec *Livin' (Way too fast)* et bon rock enlevé laissant la part belle aux interventions des frangins Balzer à la guitare, est du même acabit, propulsé par une féroce Alice Popovic au chant. Au final, un album méconnu du grand public qui mérite amplement sa place au panthéon du psychédéisme US.

BRUCE BALZER (guitare), **CRAIG BALZER** (guitare, claviers, chant), **RON PAPALEO** (batterie, percussions), **BILL PETTI** (basse, chant), **ALICE POPOVIC** (chant)

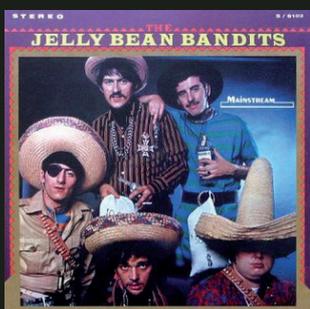


ELLIE POP
SAME
MAINSTREAM S/6115
COTATION : 100EUROS
1968

Une curiosité dans le catalogue Mainstream. Bien loin des envolées acides et distordues, ce combo en provenance du Michigan s'affaire à un R&B extrêmement bien ficelé, à consonance *british*. Leur unique album, sorti en 1968, est une collection de pépites pop qui se dégustent plus qu'elles ne s'écoutent. Et dans lequel s'entrechoquent des influences évidentes aux Beatles, mais plus globalement à la scène garage anglaise. Les 12 morceaux, signés par les frères Dunn, ne laissent rien à l'improvisation. Tout est soigneusement arrangé, la production et le timing frisant la perfection. Du titre d'ouverture *Seven North Frederick*, ballade innocente qui ne vous quitte plus une fois entendue, en passant par *Can't Be Love*, *Watcha Gonna Do* et *Winner Loser*, on se délecte devant cette ribambelle de titres pop.

Un album de haute volée, de somptueuses chansons d'un bout à l'autre, des parties de guitares grandioses (la guitare fuzz est sublime sur *Seems I've Changed*) font des Ellie Pop un groupe incontournable du label Mainstream !

DOUG KOUN LEN, DUNN WAYNE, GEORGE R. DUNN



JELLY BEAN BANDITS
SAME
MAINSTREAM S6103
COTATION : 100 EUROS
1967

Rien qu'en matant la pochette, vous pouvez deviner à quel genre de gusses vous avez affaire. Ces cowboys à l'allure mexicaine et à la mine patibulaire, en provenance de Newburgh (État de New York), sont à vrai dire plus punk que psychédélices. Et à l'écoute de leur opus, auraient échangé leurs canettes de bière au profit de substances, disons, plus chimiques. Bien moins arty que leurs compères du label, les Jelly Bean Bandits ont torché en moins d'une demi-journée de studio une douzaine de morceaux, dont le fantastique *Generation* qui s'ouvre sur une histoire de soucoupes volantes délirante avant de se lancer dans une épique aventure sous acide.

Le reste de l'album est du même acabit, alternant passages schizophrènes et rocks enlevés, le tout baigné dans un humour pas vraiment conventionnel. Pour la petite histoire, le groupe ne s'est jamais produit en *live*, Bob Shad leur coupant les crédits dès la sortie de leur album. Il faudra attendre 2001 pour que le groupe se reforme et joue ses chansons désormais classiques. À noter qu'il existe un pressage français sur Vogue (Ref. CLVLXMA. 224).

BILLY DONALD (chant), **JACK DOUGHERTY** (guitare), **FRED BUCK** (basse), **MICHAEL «MR. ADDAMS» RAAB** (claviers), **JOE «LAREDO LONDON» SCALFARI** (batterie)



JOSEFUS
SAME
MAINSTREAM S6127
COTATION : 150 EUROS
1968

Dès les premières notes de basse qui vous cinglent les veines, vous savez que vous avez affaire à un combo énorme. De ceux qui vous torchent des riffs acerbes vous claquant à la gueule, développant un blues électrique acide des plus violents. D'ailleurs, les Josefus sont sans aucun doute parmi les précurseurs du son heavy américain. Originaire de Houston, dans le Texas, le groupe signe un album zeppe-*linien* dans l'âme, bricolant ici et là un blues urbain tranchant et sans concession. Les parties de guitares y sont somptueuses, le chant parfaitement assuré, la rythmique lourde et basique, et même lorsque le groupe ralentit le tempo, c'est pour s'engager dans des ballades déchirantes (le touchant *Jimmy, Jimmy*).

Pour la petite histoire, les Josefus n'en étaient pas à leur premier fait d'armes. Avant d'enregistrer cet opus pour Mainstream, ils avaient déjà sorti un album sur le rarissime label texan Hookah (*Dead Man*, estimé à près de 800 euros !) dans lequel ils se plongeaient encore plus profondément dans les méandres d'un blues ultra violent.

PETE BAILEY (chant, harpe), **DAVE MITCHELL** (guitare), **DOUGLAS «DOUG» TULL** (batterie), **RAY TURNER** (basse), **PHILLIP WHITE** (guitare)



LINCOLN STREET EXIT
DRIVE IT
MAINSTREAM S6126
COTATION : 150 EUROS
1970

Formation qui donnera naissance au groupe XIT, cette bande d'Amérindiens originaire du Nouveau-Mexique est l'une des plus méconnues du label. S'adonnant à un heavy psyché de haute voltige, le combo ne joue pas dans la dentelle. Explosion de pédales wah wah, déluge de guitares fuzz, rythmique tribale, riffs lourds et gras, parsèment les neuf titres de l'album.

Dès l'intro, on sait que ces jeunes gens mettent le pied au plancher, sans concession. *Dirty Mother Blues* embraye sur le nerveux titre d'ouverture *Man Machine*, laissant d'entrée l'auditeur scotché au siège. Tout le reste de l'album vous embarque dans une odyssée électrique, faisant la part belle au guitariste Michael Martin (à réintroduire au panthéon des musiciens !), pour un résultat final époustouflant !

MICHAEL MARTIN (chant, lead guitare), **MAC SUAZO** (basse), **R.C GARISS** (guitare), **LEE HERRIES** (batterie)



THE ORIENT EXPRESS
SAME
MAINSTREAM S6117
COTATION : 60 EUROS
1969

Ce trio d'immigrés (un Belge, un Français et un Iranien) en provenance de New York n'a pas pu trouver patronyme plus adéquat. Ces gars nous embarquent en effet dans un voyage cosmopolite vers l'Orient, usant et abusant avec réussite d'instruments insolites (sitar électrique, percussions primitives...).

Le résultat est tout simplement troublant de beauté, vagabondant dans diverses atmosphères, Turque, iranienne, le tout en intégrant la pop music à ce melting-pot des ambiances. Planant, mystique, mais également lourd, tribal par moments, la musique développée par le trio s'apparente alors à un heavy psychédélique oriental rarement entendu. On en sort médusé !

FARSHID GOLESORKHI (percussions), **GUY DURIS** (sitar), **BRUNO GIET** (minitar électrique)



STONE CIRCUS
SAME
MAINSTREAM S6119
COTATION : 200 EUROS
1969

Avec sa pochette bariolée et surréaliste, l'album des Stone Circus est l'archétype psychédélique du label Mainstream. Le groupe, en provenance du Canada, se fait d'abord connaître sous le nom des Footprints, et sort deux simples sur Capitol sans succès. Bob Shad les signe en 1969, change leur nom pour Stone Circus sous un prétexte mercantile, et leur impose cette magnifique pochette.

À l'écoute de cet opus, on est pourtant loin du chef-d'œuvre psychédélique. Doté d'une excellente réputation auprès des collectionneurs, il faut reconnaître que l'album est boursoufflé de morceaux pop dispensables, alors que le groupe côtoie le génie par moments (le superbe blues psyché *Mr. Grey*) pour carrément offrir un final d'anthologie sur le dernier morceau, *People I once knew*. Où le clavier bataille fermement dans un délire sonique plombé par la basse menaçante et hypnotisante. Comme les autres, le disque ne bénéficiera d'aucune promotion, enterrant le groupe dans les méandres des obscurités US.

RONNY PAIGE (chant), **SONNY MAINES** (guitare), **DAVE KEELER** (basse), **MIKE BURNS** (batterie), **JONATHAN CAINE (LARRY COHEN)** (claviers)



SUPERFINE DANDELION
SAME
MAINSTREAM S6102
COTATION : 80 EUROS
1967

Originaire de Phoenix, le combo propose sur son unique opus un condensé de compositions garage influencées par le son West Coast de San Francisco, intégrant au sein de sa musique la pop enchanteresse d'un Jefferson Airplane tout en privilégiant les mélodies à la Buffalo Springfield.

Fondés par le chanteur-guitariste Mick McFadden, qui fit ses premières armes au sein des Mile Ends, les Superfine Dandelion ont tout simplement enregistré un disque quasi parfait de bout en bout, proposant ici et là des tranches de vie jouissives le long d'arrangements succulents. Tout y est sublime, absolu, et empli de petites trouvailles sonores impeccables.

On ne peut que regretter l'absence d'une suite qui promettait d'être tout bonnement grandiose. Comme les Jelly Bean Bandits, il existe un pressage français sorti sur Vogue (CLVLXMA.225).

MIKE MCFADDEN (chant, guitare), **MIKE COLLINS** (batterie), **ED BLACK** (guitare, piano), **RICK ANDERSON** (basse)



TANGERINE ZOO
SAME
MAINSTREAM S6107
COTATION : 70 EUROS
1967

En provenance de Boston, les Tangerine Zoo sont l'un des rares groupes du label à avoir eu la chance d'enregistrer deux LP sur Mainstream. Il faut dire que les musiciens jouissaient d'une excellente réputation, ouvrant notamment pour le Jimi Hendrix Experience ou Deep Purple.

Connu au départ sous le nom des Flower Pot, le groupe a le désagrément, au sortir de son premier opus, de se voir rebaptisé, l'équipe de Bob Shad estimant que l'allusion à la marijuana était trop évidente. Il n'empêche que ce premier LP est une réussite totale, s'aventurant dans un garage psyché dominé par les claviers, et se gratifiant de somptueuses envolées de guitare fuzz.

On passera sur la passable reprise du classique des Them, *Gloria*, pour s'enivrer de ces lyriques *Nature's Children* ou *The Flight*, incontestablement les deux perles de ce premier album.

Un deuxième opus sort l'année suivante, le festival de Woodstock leur ouvre les portes du succès, mais le label refuse, s'arguant de contrats juteux dans des salles de concerts profitables. Leur chance est passée, et les Tangerine Zoo rateront le wagon psychédélique du succès.

ROBERT «BENNY» BENEVIDES (guitare), **WAYNE GAGNON** (chant, guitare), **RONALD MEDEIROS** (clavier), **TONY TAVEIRA** (basse), **DONALD SMITH** (batterie).

Lou





DISCOGRAPHIE PSYCHÉDÉLIQUE DU LABEL MAINSTREAM

(PAR NOTRE AMI OTHALL)

- JOHN BERBERIAN - EXPRESSION EAST (6023) 1966**
JOHN BERBERIAN - OUD ARTISTRY OF (6047)
BIG BROTHER & THE HOLDING COMPANY - SAME (S/6099) 1966
POT OF FLOWERS (6100) 1966 OTHER SIDE/WILDFLOWER/EUPHORIA/HARBINGER COMPILATION
SUPERFINE DANDELION - SAME (6102) 1966 FOLKROCK
JELLY BEAN BANDOITS - SAME (6103) 1967 ACID/FOLKROCK/PUNK
AMBOY DUKES - SAME (6104) 1967 HARD/PSYCH/GARAGE
TIFFANY SHADE - SAME (6105) 1967 FOLKROCK
BOHEMIAN VENDETTA - SAME (6106) 1967 ACID/PUNK
TANGERINE ZOO - SAME (6107) 1967 ORGAN/GARAGE
GROWING CONCERN - SAME (6108) 1967 FEMALE/FOLKROCK/PSYCH
KING MORGANA - THE BEST OF ... (6109) JAZZ
CARMEN MC RAE - «LIVE» & WAILING (6110) 1968 JAZZ-SINGER
HUGO MONTENEGRO - SLAUGHTER ON THE 10TH AVENUE (6111) 1968 JAZZ
AMBOY DUKES - JOURNEY TO THE CENTER OF THE MIND (6112) 1968 GARAGE/ROCK/PSYCH
ART OF LOVIN - SAME (6113) 1968 FEMALE/FOLKROCK
PETE JOLLY - THE BEST OF PETE JOLLY (6114) 1969 JAZZ
ELLIE POP - SAME (6115) 1969 FOLKROCK/PROGRESSIV
TANGERINE ZOO - OUTSIDE LOOKING IN (6116) 1968 SYMPHONIC/ORGAN/ROCK
ORIENT EXPRESS - SAME (6117) 1969 EASTERN/ROCK
AMBOY DUKES - MIGRATIONS (6118) 1969 ROCK/HEAVY
STONE CIRCUS - SAME (6119) ROCK/FUZZ/PSYCH
NUCLEUS - SAME (6120) 1969 ROCK/GUITAR/JAM
KATHY YOUNG - A SPOONFUL OF ... (6121) FEMALE/FOLK/PSYCH
LAST NIKEL - SAME (6122) 1969 HORNROCK
TOTIE FIELDS - LIVE (6123) FEMALE/COMEDIAN
BRITISH CASUALS - HOUR WORLD (6124) 1969 UK POP
AMBOY DUKES - BEST OF (6125) 1969
LINCOLN STREET EXIT - DRIVE IT (6126) HARD/BLUES/PSYCH
JOSEFUS - SAME (6127) 1969 HARDROCK/BLUES/PSYCH
DECEMBERS CHILDREN - SAME (6128) 1969 ROCK
HENRY TREE - ELECTRIC HOLY MAN (6129) 1969 RURAL/PROGRESSIV
FREEPORT - SAME (6130) HARDROCK
KATMANDU - SAME (6131) ORGAN/HARDROCK
LACEWING - SAME (6132) 1970 FEMALE/FOLKROCK/PROGRESSIV
JOHN BERBERIAN - ODE TO AN OUD (802) 197? DBL. COMP. OF OUD ARTISTRY + EXPRESSION EAST

ZZ TOP AU FESTIVAL DU GAOU (SIX FOURS) LE 20 JUILLET 2008

La programmation éclectique du festival du Gaou a toujours laissé une place aux groupes et musiciens légendaires du rock des années 60 et 70. Les précédentes éditions, nous avons en effet eu la chance de voir entre autres Wishbone Ash, Johnny Winter, Robert Plant, Jeff Beck...

Cette année, Steve Lukather et ZZ Top sont à l'affiche. L'endroit est vraiment génial. Une scène géante installée sur une presqu'île avec des couchement de soleil comme sur les cartes postales.

Steve Lukather ouvre la soirée... 7 morceaux d'un rock FM énergique, certes, mais néanmoins insipide, et puis s'en va. Pas de rappel, quelques applaudissements discrets du public manifestement venu pour voir et écouter nos barbus texans préférés.

22 h, ça y est, ils arrivent ! Quel son ! Le public est déjà conquis. J'avais vu ZZ Top il y a une vingtaine d'années déjà, mais je dois avouer avoir été déçu. Show trop propre, trop parfait, pas assez de pêche sonore. Cette fois, tout y est ! Et leur boogie fonctionne à merveille.

Pourtant, il faudra attendre une demi-heure avant que nos sexagénaires atteignent la grande classe. Rappelons que les nouvelles de l'état de santé de Billy Gibbons ne sont pas très rassurantes. 30 minutes plus tard, donc, c'est un deuxième show qui démarre. Les lampes des amplis sont maintenant chaudes et nous

allons assister sans doute à l'un des plus grands moments du festival édition 2008. Tous les classiques du groupe sont interprétés. Ça dépote grave comme on dit dans le jargon habituel. Billy est un grand, un très grand.

Ce mec a un son et un style bien à lui. Jimi Hendrix lui avait fait don de l'une de ses guitares et lui avait prédit une grande carrière. Morceau après morceau, il nous offre note pour note ses plus grands solos. Tout le feeling de sa touche unique nous emporte, nous éclate, et fait évidemment oublier le pauvre Steve Lukather et sa réputation de guitariste le meilleur du monde... (soupir)

Ce soir, c'est d'une leçon de rock 'n' roll qu'il s'agit. Comme si le groupe jouait pour la dernière fois. Ou plutôt comme si quelqu'un, de là-haut, leur donnait une force et une énergie divines. Jimi ?

Une heure et demie de show intense. C'est la fête sur la presqu'île. Quelle ambiance ! On danse, on chante, on s'amuse autant que le groupe. Du moins, Billy et Dusty s'amuse. Frank Bear (le seul des trois qui n'a pas de barbe comme ne l'indique pas son nom !) martèle inlassablement le tempo, casque sur les oreilles, concentration au maximum.

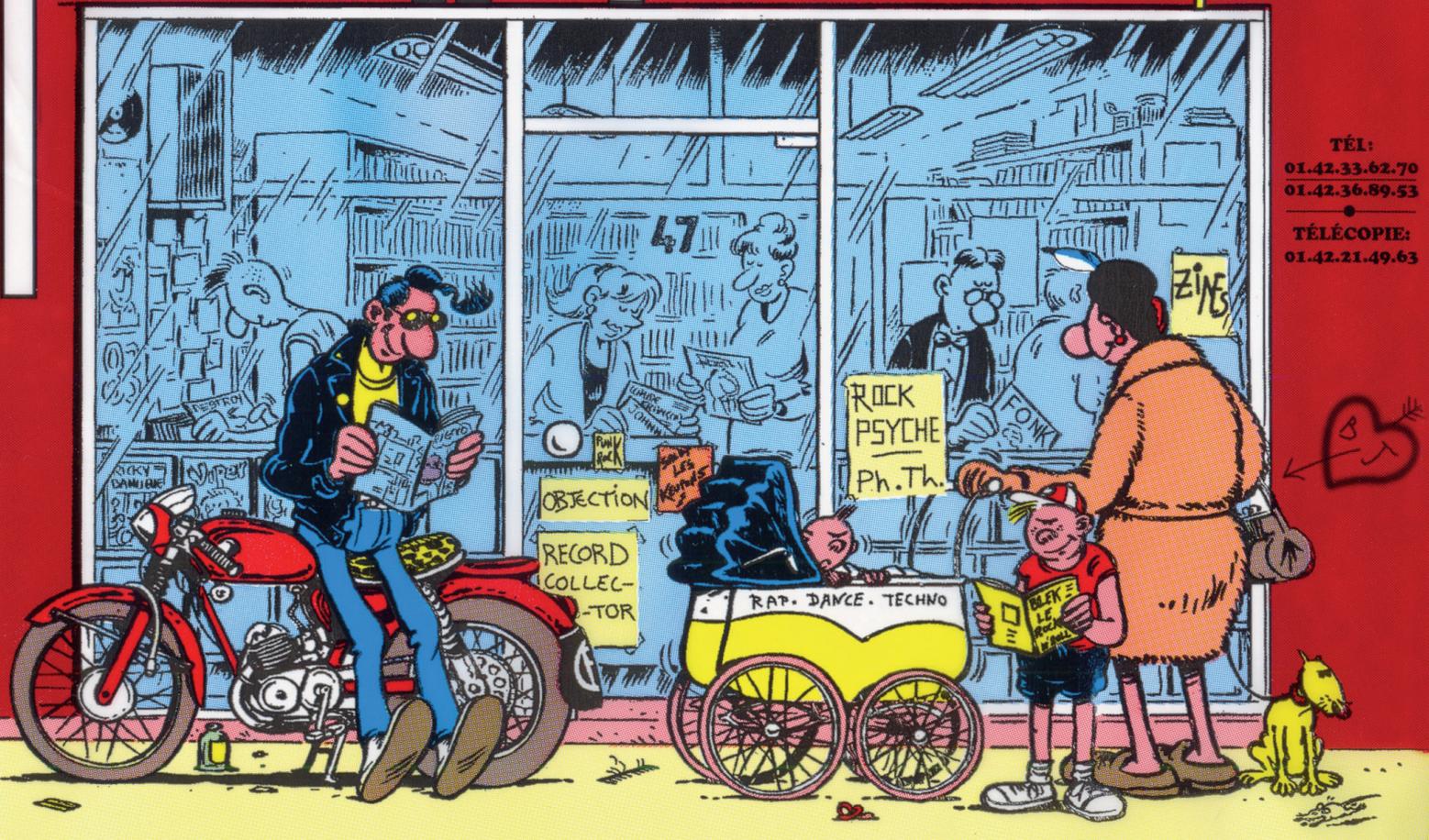
Les trois hommes reviendront pour trois rappels. Foxy Lady pour finir, encore un signe...

LESTER



Parallèles

livres disques
nouvelle presse



TÉL:
01.42.33.62.70
01.42.36.89.53

TÉLÉCOPIE:
01.42.21.49.63

REGARD SUR L'INDUSTRIE DU DISQUE EN 2008

SALE TEMPS POUR L'INDUSTRIE DU DISQUE... IL FUT UNE ÉPOQUE OÙ SES SEULS ENNEMIS ÉTAIENT CES SALAUDS QUI COPIAIENT DES CD POUR LES REVENDRE AU MARCHÉ NOIR, ET LES GAMINS QUI DUPLIQUAIENT LEURS COUPS DE CŒUR MUSICAUX SUR DES CASSETTES POUR LES REFLER À LEURS COPAINS. AUJOURD'HUI, À L'ÈRE NUMÉRIQUE, ELLE VACILLE SOUS LES ASSAULTS DU TÉLÉCHARGEMENT ILLÉGAL ET DE NOMBRE DE MUSICIENS QUI ONT COMPRIS QU'ILS PEUVENT À PRÉSENT SE PRODUIRE ET S'AUTOPROMOUVOIR SANS PASSER PAR DE VORACES INTERMÉDIAIRES.

CE N'EST PAS NOUS, BOULIMIQUES DE MUSIQUE, INSIATIABLEMENT AVIDES DE TOUS CES ALBUMS QUE NOUS AVONS ENCORE À DÉCOUVRIR, QUI NOUS PLAINDRONS DE LA POSSIBLE AGONIE DES MAJORS. MAIS IL EXISTE AUSSI QUELQUES PETITES MAISONS DE DISQUES, COMME MUSÉA OU PROGQUÉBEC, QUI SE DONNENT POUR MISSION DE RÉÉDITER DES PERLES OUBLIÉES DES ANNÉES 60 ET 70 MÊME SI LEURS CHOIX LES MÈNENT LOIN DES CHEMINS LUCRATIFS. DONNONS-LEUR LA PAROLE !

The clown died in Marvin Gardens
BEACON STREET UNION

STEREO
ASH RA TEMPEL
JOHN INN

catapilla
changes



REGARD SUR L'INDUSTRIE DU DISQUE EN 2008 ENTREVUE EXCLUSIVE AVEC LE PATRON DE MUSÉA

Dans le cadre de notre dossier sur les conséquences du téléchargement illégal, nous avons rencontré Bernard Gueffier, directeur du label Muséa, spécialisé dans la réédition d'albums de rock progressif. Interview dans lequel il nous expose les difficultés d'une telle activité aujourd'hui, et sa vision future du marché du disque. Plutôt sombre à vrai dire... Micro !

Lou : Bonjour Bernard, nous allons donc concentrer notre entrevue sur la mission principale du label Muséa, la réédition d'albums. Dans un premier temps, pouvez-vous nous expliquer la démarche de votre label quand vous entreprenez une réédition ? Contactez-vous directement les musiciens ou passez-vous par le label qui détient les masters ?

Bernard Gueffier : Pour toutes les rééditions, qui constituent environ un tiers de notre catalogue, nous recherchons tout d'abord le producteur, car c'est avec ce dernier que doit être signé le contrat de licence. Nous entrons également en contact avec les musiciens, d'une part par simple courtoisie, mais aussi pour les interviewer de manière à rédiger une biographie. Leur avis est déterminant pour le choix des bonus, la conception du livret, etc. Ils sont associés de près à ces décisions.

L. : Savez-vous combien touchent les artistes lorsqu'un de leur ancien album est réédité ?

B. G. : Tout dépend du contrat d'origine qui les lie au producteur. S'il s'agit d'une autoproduction, nous payons aux artistes une redevance d'environ 15 %

L. : On connaît tous ici le sérieux et le super boulot que l'équipe Muséa emploie lorsque vous rééditez un album: un son impeccable, des bonus ambitieux et indispensables, et des livrets toujours très instructifs. Bref, du travail

fait avec passion. Pour autant, dans le cadre de notre fanzine, on a pu s'apercevoir que ce n'était pas le cas de tous les labels (disque vinyle ripé, pochette scannée sans notes...). Quelle est votre éthique en la matière ?

B. G. : C'est très simple : le label Muséa qui, rappelons-le, est constitué en association sans but lucratif, est la réunion de passionnés de rock progressif et de divers courants proches de ce style. Notre ligne directrice, lorsque nous concevons un disque, est de se placer dans la peau du fan qui est en chacun d'entre nous. Le disque que nous ébauchons, nous le voulons d'abord pour notre propre collection, nous en sommes les premiers intéressés. Ceci garantit un résultat dans lequel l'auditeur final, le fan, pourra se retrouver.

L. : En interrogeant les membres des Savage Resurrection (groupe US psyché qui a sorti un album en 68), on a été consterné d'apprendre qu'à côté de la réédition officielle, sortie en 90 et autorisée par le groupe, l'album fut depuis réédité deux fois par des labels douteux, sans que les musiciens soient à un moment donné consultés ou rétribués. Connaissez-vous ces pratiques ? Sont-elles courantes et vous sentez-vous concerné par le débat, ou la lutte qui semble nécessaire d'être menée ? Avez-vous déjà réédité un album et vu, quelques mois après, qu'il avait aussi été réédité par un autre label ?

B. G. : Oui, la piraterie existe à grande échelle sur bon nombre de nos rééditions. J'ai déjà pu trouver des versions illégales de nos disques en Corée du Sud, en Russie, au Brésil, aux USA, etc. C'est monnaie courante, et nos moyens de lutte sont quasi inexistant : il est absolument impossible de localiser les labels qui publient ces pirates, et quand bien même on pourrait y parvenir, les moyens d'action légaux sont inappropriés: les coûts représentant une action en justice à l'autre

bout du monde sont dissuasifs par rapport aux enjeux.

L. : On en arrive au téléchargement. Déjà, dans un premier temps, qu'en pensez-vous honnêtement ? L'impact de ce phénomène fut-il si négatif pour le label Muséa ?

B. G. : À titre personnel, et en tant qu'auditeur d'un autre siècle (j'écoute du prog depuis sa naissance à la fin des années 60 !), je ne suis pas intéressé par le téléchargement. Je reste viscéralement attaché à l'objet.

Je trouve que le mélomane a déjà beaucoup perdu au passage du vinyle au CD, que ce soit au niveau de la chaleur du son ou à celui de la splendeur des pochettes de LP, qu'aucun CD n'égalera jamais. Alors les fichiers sonores sans illustration graphique, sans notes de pochette, très peu pour moi !

Parlons de l'impact du téléchargement sur l'activité de Muséa. Globalement parlant, nos ventes de disques ont diminué de moitié sur ces 10 dernières années. Il est difficile d'identifier les causes de cette baisse, même si la profession accuse invariablement le téléchargement illégal et la copie privée. Il est néanmoins indéniable que le téléchargement illégal est l'une des causes de cette baisse.

Alors, nous avons réagi en proposant un téléchargement légal de l'intégralité de notre catalogue, sur un nombre important de sites. Mais après maintenant près de 2 ans de présence en ligne, le téléchargement de nos titres ne représente qu'à peine plus de 1 % de nos ventes.

L. : Le gouvernement américain fait aujourd'hui la chasse aux *blogspots* comme Lost In Tyme ou CGR, qui proposaient une quantité non négligeable d'albums ripés ou réédités par certains labels douteux. Ne pensez-vous pas au contraire que ces *blogspots* permettent au plus grand nombre de découvrir et d'écouter ces chefs-d'œuvre, et ensuite de prévoir un achat fructueux ?

B. G. : C'est bien sûr l'alibi avancé par ce genre de site. Je pense plutôt que si l'on souhaite vraiment faire découvrir un artiste, il est plus honnête de proposer à l'écoute des morceaux de courte durée, en streaming, comme nous le faisons sur notre propre

site. Que des individus échangent entre eux des musiques pour se les faire découvrir mutuellement est une chose, passer à l'échelle « industrielle » pour proposer gratuitement des albums entiers en est une autre.

L. : Pour finir, et en vous remerciant d'avance pour le temps consacré, pensez-vous que l'industrie du disque, dans l'état actuel, pourra lutter sans cesse contre le téléchargement ? Ne vaudrait-il pas mieux envisager une solution hybride satisfaisant les deux parties ?

B. G. : L'industrie du disque (quelle expression affreuse !) a déjà baissé les bras : plusieurs majors ont indiqué qu'à court terme, leur stratégie était de mettre l'intégralité de leur catalogue en téléchargement gratuit. Mais me direz-vous, comment vont-ils gagner de l'argent, puisque c'est leur motivation première ? C'est très simple, ils vont entrecouper les téléchargements par de la publicité, payée par les annonceurs.



La musique est donc ramenée au rang de produit d'appel pour vendre de la pub : belle dégradation ! Face au manque de respect vis-à-vis des artistes manifesté par les consommateurs pratiquant le téléchargement illégal, les professionnels de la musique ont vraiment l'impression que la musique est totalement dévalorisée.

L. : Le mot de la fin : un petit scoop pour nous, la prochaine pépite rééditée par Muséa ?

B. G. : Nous sommes toujours sur la brèche concernant les rééditions rares ! Nos deux prochaines sorties sont le second album jamais sorti de Wurtemberg, ce groupe dirigé par un luthier, qui expérimente les instruments à cordes de son invention.

Et puis suivra le second album jamais publié de Neuschwanstein, *Alice in Wonderland*, dans un style résolument « genesisien » !

<http://www.musearecords.com/>

LOU

Face à l'inertie des *majors*, qui enterrent sous une tonne de poussière des centaines d'albums fabuleux des années 60 et 70 dont la réédition ne serait pas assez lucrative, l'usine à bootlegs fait fumer ses cheminées ! Le nombre de labels qui ressortent illégalement en CD des vieux vinyles est si imposant qu'on finit par ne plus savoir qui est honnête et qui ne l'est pas. Si, il y a quelques années encore, nous pouvions juger par une simple écoute et un rapide coup d'oeil sur la maigre pochette du caractère légal ou non d'une réédition, les moyens technologiques dont disposent maintenant les entreprises frauduleuses leur permet de mettre sur le marché des CD qui se révèlent parfois être des copies presque identiques des rééditions légales ! La qualité n'est donc plus toujours un critère de sélection en 2008, c'est alors le respect avec lequel les maisons de disques honnêtes traitent les musiciens qui devrait nous inviter à acheter nos CD avec discernement. ProgQuébec est une maison sérieuse. On lui donne donc la parole !

ENTREVUE AVEC STEPHEN TAKACSY DE PROGQUÉBEC.

BÉATRICE : Quels sont les critères selon lesquels ProgQuébec choisit de rééditer tel album plutôt que tel autre ?

STEPHEN TAKACSY : Les critères les plus importants sont la disponibilité et la bonne qualité du matériel, le potentiel de ventes au Québec et à l'étranger, l'importance sur le plan culturel. Et l'existence d'une version bootleg illégale dont nous voulons stopper les ventes.

B. : Comment procédez-vous lors d'une réédition ? Contactez-vous d'abord les musiciens ? Si oui, comment réagissent-ils généralement quand ils apprennent qu'un label souhaite dépoussiérer leur vieux disque ?

S. T. : On contacte les musiciens, car on ne fait rien sans leur implication. Ils sont très enthousiastes quand on leur parle de rééditer leur musique !

B. Arrive-t-il que des musiciens viennent eux-mêmes vous suggérer de rééditer leur album ?

S. T. : Absolument, et même avec du matériel inédit.

B. Vous arrive-t-il de ne pas pouvoir rééditer un disque parce que le musicien ou le groupe s'y oppose ? Ou parce que le label qui en détient les droits refuse ?

S. T. : Ça ne s'est jamais produit qu'un artiste s'y oppose. Mais il y a des majors comme Sony et Universal qui refusent de nous accorder certains droits. C'est très frustrant, car il y a des disques qui sont sortis illégalement et qui appartiennent à ces labels, et nous avons offert de les aider en sortant le plus rapidement possible les rééditions officielles, mais ils ne bougent pas. C'est pour cela que ces labels ont des gros problèmes. Ils ne connaissent pas leur catalogue et ne savent pas quoi faire avec. Pendant ce temps, les labels et les artistes perdent de l'argent à cause des pirates !

B. Vous est-il arrivé de vouloir rééditer un disque et de faire marche arrière parce qu'un label malhonnête l'a déjà sorti sans avoir l'autorisation de le faire ?

S. T. : Non, au contraire. Nous cherchons à contrer les labels malhon-



nêtes. Nous ajoutons des pièces inédites en guise de bonus pour que ceux qui ont acheté les copies illégales aient envie de racheter notre version officielle avec ces ajouts, le livret comprenant une biographie, des photos...

B. Selon toi, qu'est-ce qui explique que les labels malhonnêtes qui rééditent des vieux albums sans autorisation puissent agir impunément pendant des années ?

S. T. : Les artistes ne sont souvent même pas au courant, ou n'ont pas les moyens de poursuivre les labels malhonnêtes. Les majors ont les deux doigts dans le nez. Ils ne connaissent même pas les titres de leur catalogue !

B. Comment se fait-il qu'un album comme celui de Champignons ait pu être réédité par Radioactive, qu'on sait malhonnête, et qu'il ne soit pas réédité par ProgQuébec ?

S. T. : On ne peut pas tout rééditer. Il faut faire des choix. Malheureusement, l'album de Champignons ne figurait pas parmi nos priorités.

B. Quels sont, selon toi, les labels malhonnêtes qui ne versent rien aux artistes ?

S. T. : Radioactive, Tachika, Poorhouse, Estella Rockera, Witness, et il y en a sûrement beaucoup d'autres !

B. En moyenne, combien d'argent reçoit un musicien ou un groupe sur la vente d'un CD réédité par ProgQuébec ?

S. T. : Nous avons vendu environ 20 000 CD en 4 ans et nous avons remis environ 60 000 \$ aux artistes en redevances. Donc, en moyenne, 3 \$ par CD. Ce montant comprend bien sûr les droits de licence des masters et les droits d'auteur/compositeur.

B. Quels sont les disques que vous prévoyez de rééditer prochainement ? Peut-on espérer une réédition du deuxième album d'Opus 5 ?

S. T. : Notre prochain disque sera le Ville Emard Blues Band Live au Festival des Musiques Progressives de Montréal 2007. En fait, ce n'est pas une réédition, mais c'est bien sûr un groupe des années 70 avec plusieurs membres originaux qui jouent des morceaux de l'époque en spectacle. Nous encourageons aussi les artistes qui le peuvent à revenir sur scène et jouer leur musique. Ce festival en est à sa troisième édition et nous y mettons en vedette des groupes québécois des années 70 ainsi que des nouveaux groupes et des artistes internationaux reconnus comme Banco del Mutuo Soccorso et Univers Zéro qui seront au FMPM à Montréal cette année. Pour le deuxième disque d'Opus 5, c'est une possibilité pour 2009. Nous poursuivrons nos discussions avec les majors pour pouvoir sortir des albums comme les deux disques de Sloche par exemple.

B. : Y a-t-il quelque chose que tu souhaites ajouter pour nos lecteurs ?

S. T. : Pour ceux et celles qui ont fait l'achat d'un ou plusieurs de nos CD, nous vous remercions profondément. Pour les autres, nous vous encourageons à faire la connaissance avec les artistes québécois des années 70. Vous allez adorer ! (<http://www.progquebec.com>)





REGARD SUR L'INDUSTRIE DU DISQUE EN 2008 ENTREVUE EXCLUSIVE AVEC UN DIRIGEANT DE LA LIBRAIRIE PARALLÈLES

Ce matin, debout à 6 h, direction Paris pour y rencontrer Jacques, l'un des dirigeants de la **LIBRAIRIE PARALLÈLES** que je connais depuis des années. Haut lieu de référence pour toute la culture underground, la boutique est un endroit incontournable pour tout amateur de musique de passage dans la capitale.

On y trouve des CD et des vinyles, mais aussi une quantité incroyable de bouquins et fanzines uniquement disponibles dans cette boutique de rêve du premier arrondissement parisien.

La librairie est aussi éditrice de livres de référence comme l'indispensable *Rock psychédélique américain* de **PHILIPPE THIEYRE** dont les cinq derniers exemplaires étaient exposés dans les rayons ce matin. Attention, pas de réédition prévue...

Malgré l'heure matinale, je suis étonné de trouver de nombreux clients dans la boutique. Congé oblige, Jacques travaille seul, l'entrevue s'annonce donc difficile et se fait à la caisse, entre deux collectionneurs tout sourire, heureux d'avoir trouvé la pièce rare pour un tarif défiant toute concurrence. Allons-y !

JAMES : Bonjour Jacques, heureux de te revoir ! C'est

parti avec la première question d'usage : depuis combien de temps les amoureux de disques rares viennent-ils s'alimenter dans ta boutique ?

JACQUES : Salut James, c'est un plaisir de parler musique avec toi, et d'inaugurer cette rubrique sur les boutiques de disques ! La Librairie Parallèles a ouvert ses portes en 1972. 36 ans déjà !

JAMES : Vous étiez plusieurs associés dans ce projet, qu'est-ce qui vous a poussé dans ce genre d'aventure ?

JACQUES : Notre but était de créer un magasin pour les amateurs peu fortunés.

JAMES : Qu'est-ce qui a changé dans ton métier ? Les acheteurs ont-ils évolué ?

JACQUES : Un grand bouleversement avec l'apparition du CD. Nous sommes une boutique qui ne fonctionne que par la vente d'enregistrements d'occasion. Avec l'arrivée sur le marché des disques numériques, les acheteurs et les vendeurs se sont rapidement adaptés au système, nous avons été dans l'obligation de suivre le mouvement.

JAMES : Te sens-tu menacé par le téléchargement ?

POUR Y ACCÉDER : Métro Châtelet Les Halles

JACQUES : Oui, bien sûr, cette pratique a certainement contribué à l'accélération de la disparition des disquaires professionnels.

La réussite de l'entreprise a permis d'ouvrir une autre boutique :

JAMES : De nombreuses rééditions proviennent de labels douteux. Cela t'inspire quoi ?

LIBRAIRIE GILDA
36 RUE DES BOURDONNAIS

(à moins de 100 m de chez Parallèles. Vous y trouverez des LP et des 45 tours de jazz, musique du monde, chanson française, des BO ainsi que des fanzines Best, Rock & Folk, Actuel...

JACQUES : Les majors n'ont qu'à faire leur travail !

JAMES : Que penses-tu de la concurrence féroce des vendeurs virtuels ?

SÉLECTION DE LIVRES VENDUS CHEZ PARALLÈLES :

JACQUES : Ils vont se manger entre eux.

JAMES : Quelles solutions un magasin peut-il envisager pour ne pas fermer ses portes ?

JACQUES : Rester ferme et suivre l'évolution du marché. Tu connais la boutique, nous essayons au maximum de satisfaire notre clientèle, tu y trouves des collectors des années 60, mais aussi les dernières tendances. Nos tarifs sont également un de nos atouts, tu trouveras ici des LP de 1 à 25 €.

JAMES : Crois-tu encore à la survie des vinyles ?

JACQUES : Oui, plus que jamais ! Regarde les rayons !

JAMES : Penses-tu qu'il soit encore possible d'ouvrir un magasin de disques ?

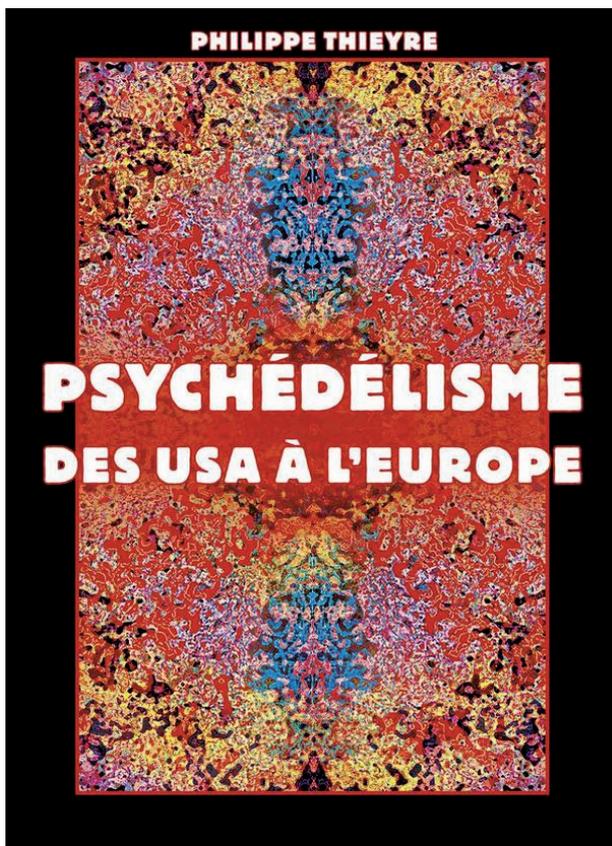
JACQUES : Dans les conditions actuelles, non !

JAMES : As-tu déjà songé à fermer boutique ?

JACQUES : Jamais de la vie !

JAMES : Merci Jacques d'avoir pris sur ton temps de travail pour répondre au questionnaire. Je ne me fais pas de souci pour l'avenir de la librairie, nous sommes mardi matin, il y a déjà foule dans les rayons.

LA LIBRAIRIE PARALLÈLES est située au 47 rue Saint Honoré, 75001 Paris.



Le rock psychédélique américain - **PHILIPPE THIEYRE**

Psychédéisme, des USA à l'Europe - **PHILIPPE THIEYRE**

Frank Zappa in France - textes de **PHILIPPE THIEYRE**, photographies de Christian Rose

American Premium Record Guide 1900-1965 - **LES DOCKS**

5001, Record Collector Dreams - **HANS POKORA**

Bubblegum & Sunshine Pop - **JEAN-EMMANUEL DELUXE**

Factory Records, une anthologie graphique - **MATTHEW ROBERTSON**

Living the Blues - **FITO DE LA PARRA**

Lou Reed, Electric Dandy - **BRUNO BLUM**

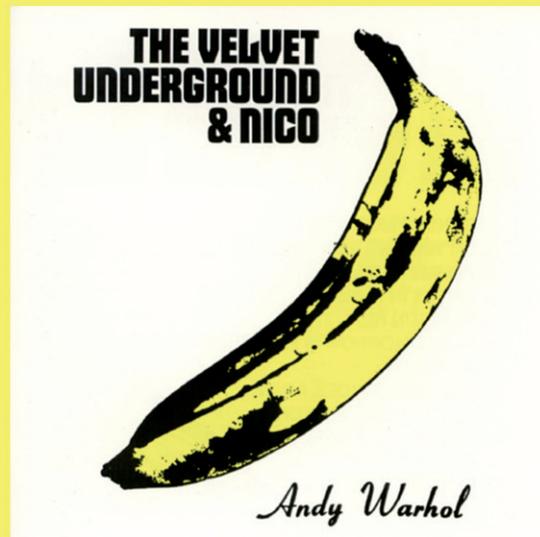
Spooky Tooth/Two - **EMMANUEL LOI**

Summer of Love - **GEORGE MARTIN** avec William Pearson

Waiting for the Man, histoire des drogues & de la pop music - **HARRY SHAPIRO**

<http://www.librairie-paralleles.com/>

JAMES



L'ALBUM DU TRIMESTRE : THE VELVET UNDERGROUND

Ce soir-là, j'étais invité à la petite fête qu'organisait Baloo. Comme chaque année, tous ses potes bon chic - bon genre venaient débaler leurs nouvelles fringues, leur dernière trouvaille de 33, leur nouvelle manière de danser, leur dernier voyage, leur dernier bâton d'encens. Le genre de soirée qu'on souhaite éviter mais dont on ne part jamais car on y finit scotché ou bourré. Cependant, le carnet d'adresses de Baloo était, il faut bien le dire, rempli de numéros de téléphone de minettes toutes superbes et, entre nous, c'était bien la seule raison valable pour y aller.

Mais ce soir, je devais épater le monde, marquer mon passage, laisser une trace dans cette soirée où seuls Nelito, Prudd, Phildefer seraient les vedettes. J'étais las de toutes ces frasques flower popienne, bandeau dans les cheveux, peace & love mes frères, fais tourner le shilom.

Tout ce cirque me fatiguait, je dois l'avouer, aussi, je me devais d'assurer. En partant pour la fiesta, je m'arrêtais chez Boss Popo. Il tenait un kiosque dans la vieille ville et on y trouvait toujours de bons disques. L'année précédente, je m'étais pointé à la soirée avec un Mothers of Invention, mais le disque ne resta guère que deux minutes sur le tourne-disques. Pas assez hype... Cette année, j'avais décidé de récidiver.

« Prends celui-ci, me dit Boss Popo, c'est d'la bombe, et personne ne connaît. Tu vas faire un malheur ! »

Un malheur... S'il avait su...

La soirée était bien entamée, ce fut mon tour de placer une galette sur la Thorens fièrement prêtée par Zoot. À l'entame de *Sunday morning*, seules deux ou trois minettes dansaient près des enceintes. Quelques types branchés mode et new age semblaient intrigués par cette pochette et commencèrent à déconner en mimant les primates devant leur fruit préféré. Ou, peut-être, un fruit défendu.

Évidemment, je ne savais pas à l'époque que cette pochette était en fait un buvard de LSD géant et tout le monde voulait toucher cette couverture. Les trois minettes qui se dandinaient étaient à présent les seins nus décorés couleur fluo. La première face semblait être appréciée et les commentaires allaient bon train.

« Un disque avant-gardiste ?

- Oui, quelque chose comme ça, encore des tortures cérébrales »... ou un cauchemar pour M. Toulemonde, me chuchota Lobou.

Passer pour un barge ne me dérangeait pas, il fallait bien quelqu'un pour leur faire écouter au moins une fois dans leur vie un son nouveau, et après ça, si quelques-uns d'entre eux ne montaient pas un groupe de rock, je me promis de ne plus écouter *Radio Nain Dien* !

Ma petite nouveauté semblait faire l'unanimité. Seul Baloo avait l'air de me faire la tête. Son dealer avait du retard sûrement... *Waiting for a man*... Chouette, j'avais massacré l'ambiance. À présent, tout le monde mâchouillait un bout de la pochette. Les gens criaient, devenaient hystériques. La tension monta encore d'un cran avec l'entame de la seconde face...

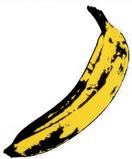
« C'est... de la musique ça ? » me lança Toto ? Pffff... comment expliquer à ce lourdaud que tout est dans le concept, que ce disque s'écoute au-delà des notes. Et alors ? Un livre se lit bien au-delà des mots, non ? Et moi, j'aime bien cette idée de lancer dans le commerce un truc que tout le monde haïra sur le moment et adulera quand on parlera de lui comme un chef-d'œuvre du genre.

Je n'ai plus jamais été à la petite fête de Baloo... Étonnant. Vraiment...

LESTER



CE QUE L'ÉQUIPE DE LA RÉDACTION PENSE DE L'ALBUM...



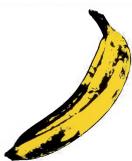
1973. *Walk On A Wild Side*. Le sax, la voix et cette sensation d'être à chaque fois happé par des visions de New York. Un Prisunic dans la cité vend l'album *Transformer* mais trop cher pour un kid impécunieux chronique. Je me rabats sur une compilation moins onéreuse, *Lou Reed & The Velvet Underground*. De retour à la maison, stupéfaction et sentiment d'être transporté dans un tout autre univers. Incompréhension mêlée de fascination pour *Sister Ray*. Mais surtout *Heroin*, placé en début de face deux, qui revient sans cesse sur la platine. Il me faudra plusieurs mois pour me procurer le premier album au fond de ma province trop souvent mal achalandée ! **Harvest**



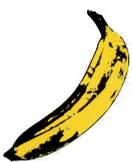
Un *test pressing* de ce classique du «folk rock urbain dépressif et pervers», acheté pour des haricots, a atteint une somme faramineuse aux enchères. Belle revanche sur la volée de bois vert encaissée à la sortie. Une justice totale demanderait une édition officielle dudit acétate, uniquement disponible sur des blogs que la morale (la pauvre) réproouve. **Laurent**



17 piges. Et encore utopiste. À trainer dans mon baladeur toute la scène du Canterbury et ses délires lyriques. Puis un jour, une pub, une musique passe, lancinante, qui vous prend les tripes, perte du fil conducteur. *Heroin*. J'en demande plus, on me dit que c'est le disque à la banane. Connotation déjà. Trouvé dans un supermarché, coincé entre le sauciflard et le rayon PQ, rayon promo. Écoute. Vice – sado masochisme – violence latente – noire. Pensez-vous que les rois du consumérisme étaient au courant du danger posé ? **Lou**



J'avais 18 ans. L'un de mes amis vint me rendre visite et me dit : «Je vais faire un tour en ville. Je volerai un truc pour toi dans un magasin.» Charmante attention... Le soir, il me ramenait l'album *Rock 'n' Roll Animal* de Lou Reed. J'en ai usé le ruban jusqu'à ce qu'il casse. Plus tard, je découvrais le premier album du Velvet. Et je trouvais sa version d'*Heroin* bien sage... **Béatrice**



À la sortie du premier Velvet Underground, je n'étais encore qu'un petit spermatozoïde. Depuis l'endroit où je me trouvais, des sons étranges me parvenaient, distordus, emplis d'écho. *I'll be your mirror*, ça disait, et j'entendis une voix lointaine s'exclamer : «Quel son horrible !». Je le sentais, je devais encore rester quelques temps ici-bas, me faire oublier, attendre une époque meilleure, quand cette musique aurait enfin le statut qu'elle mérite. Du coup, j'ai choisi les années 80 pour faire mon entrée. Putain, que la vie est mal faite ! **Nain Dien**

Entretien exclusif !



Joël Daydé

POUR UNE TOUTE FRAÎCHE SECTION BLUES DANS VAPEUR MAUVE, VOICI, AMI LECTEUR, UNE PETITE ENTREVUE AVEC JOËL DAYDÉ, TOUJOURS AUSSI SYMPA ET DISPONIBLE. IL ABORDE SANS TABOU SES PÉRIODES FASTES COMME LES MOINS GLORIEUSES ; J'ESPÈRE QUE LES VRAIS AMATEURS DE BLUES SERONT COMBLÉS PAR CET ENTRETIEN QUE JOËL A ACCORDÉ À VAPEUR MAUVE.

GREG : Joël, on sait à quel point tu as été influencé par les grands jazzmen ou bluesmen américains ; qui ou quoi t'a vraiment donné envie de faire de la musique ?

JOËL DAYDÉ : J'ai depuis toujours été fasciné par les instruments de musique et par les voix. Je suis un enfant de la radio et il y a toujours eu un poste TSF à la maison. J'ai eu une flûte dès l'âge de 7 ou 8 ans. J'ai toujours été le meilleur pour les cours de musique. Mais pas question d'en faire un métier (dixit mon père). C'est donc contre vents et marées que j'ai appris tout seul sans cours, sans méthode, le peu que je sais. Comme disent les braves gens : « J'avais ça dans le sang ».

Je n'ai pas fait de musique pour le blé, mais d'abord parce que j'adore voir les gens danser. Et pour la danse, rien de mieux que la musique noire américaine. C'est par le gospel que j'en suis venu au blues. Mahalia Jackson, Sister Rosetta Tharpe, Clara Ward et Evelyn Freeman étaient et sont toujours, d'immenses sources d'inspiration et de spiritualité. J'étais fan de Brownie Mc Ghee/Sonny Terry, Big Bill Broonzy et je croyais être le seul à aimer cette musique !

La vraie révolution fut l'écoute de Ray Charles et John Lee Hooker. Tout ce que j'aime était là ! Mon handicap était la langue... Alors je me suis mis à l'anglais sérieusement, mais le slang noir américain et la diction étaient fumeux, j'ai donc fréquenté les musiciens de jazz et me suis mis au parfum ! J'avais 15 ans quand j'ai fait le bœuf avec Champion Jack Dupree à la Grande Séverine (club de jazz de l'époque) ; TOUT n'est que PASSION...

G. : Racontez-nous votre passage au Golf Drouot avec Les Tombes, c'était une sacrée ambiance ?

J. D. : Le Golf... C'était l'endroit où il fallait jouer ! Gagner le « tremplin », et il y avait du monde, c'était une mini reconnaissance de la part des connaisseurs. Pour moi, ce fut la fin du groupe Les Tombes et le début d'une autre vie. Je suis parti comme guitariste/chanteur au Club Med pour quelques mois en Italie, au sein d'un orchestre qui fut la base de ZOO quelque temps plus tard.

G. : As-tu regretté d'avoir quitté ZOO ? Que penses-tu de la suite de la carrière du groupe ?

J. D. : Non, je n'ai pas regretté d'avoir quitté ZOO parce que c'est eux qui m'ont jeté. Leur musique ne me convenait plus, trop de démonstrations instrumentales, et peu de feeling... On s'éloignait de ce que j'aimais, en plus des dissensions humaines qui m'ont blessé. Aucun regret donc. Mais quelle école ! La suite devait me donner raison...

G. : La suite c'est notamment *Mamy Blue* qui a connu un succès planétaire, j'imagine qu'on t'en parle encore aujourd'hui ? Comment ça s'est passé à l'époque avec Nicoletta qui a enregistré la version française ?

J. D. : Mis à part les *connaisseurs*, le public ne connaît que la version de Nicoletta parce que c'est la version française. J'explique tout ça en détail dans mon bouquin à venir. Malgré moi, Nicole disait que nous étions les enfants de Mamy Blue, nous avons été associés par cette chanson. Rien de plus.

G. : En 1971, tu enregistres *White soul* à Londres avec de grands noms du rock anglais (Wakeman/Giles) très marqués par le jazz, quels souvenirs en gardes-tu ?

J. D. : À dire vrai, je n'en garde pas un très grand souvenir. Ils étaient des sessionmen (musiciens de studio). Très professionnels et réservés. Les plus sympas étaient les deux guitaristes à qui je montrais mes plans. J'en étais d'autant plus frustré qu'à cause du syndicat des musiciens anglais, je ne pouvais pas jouer sur mes propres chansons ! Et j'avais des rapports très difficiles avec Yvan Jullien à cause d'une histoire personnelle (de femme) et nous en sommes presque venus aux mains lors de ces séances d'enregistrement... C'était chaud, même très chaud !

Le tout n'ayant pris que 3 jours, heureusement. Je me rappelle avoir dormi dans l'hôtel où Jimi Hendrix avait résidé, lors de son arrivée à Londres, et de la *party* que les musiciens avaient organisée en mon honneur. J'étais content du résultat musical et mon titre préféré (sur cet album) est *The end is pretty hard to take* avec les 2 guitares et les cordes... magnifique ! Mais 1971 fut mon année ! La sortie de mon premier album (j'aime), disque de la semaine au Pop Club de José Arthur, qui était la référence musicale n° 1 à l'époque. Le *Mamy Blue* à suivre en septembre 71, et l'enregistrement à Londres de *White Soul*... Une année éprouvante physiquement et moralement. Le succès n'est pas forcément le bonheur...



G. : En effet, cette année 71 a été celle de la consécration pour toi de par la reconnaissance du public ainsi que de la critique ; comment as-tu vécu ce succès ?

J. D. : J'ai très mal vécu tout le cirque médiatique. J'ai tout de suite compris que je n'étais que le tube du moment, mais personne ne me parlait de ma musique. J'ai été mis au pilori par le public pop français, estimant que j'étais devenu par trop commercial et considéré par la Compagnie Barclay comme un chanteur à tubes et non comme un auteur/compositeur/chanteur/instrumentiste. D'où quelques disques qui m'ont été imposés et dont je ne suis pas très fier...

G. : Quand tu quittes Barclay / Riviera en 76, as-tu pensé que ta carrière allait en pâtir ?

J. D. : La Compagnie Barclay ne savait pas trop quoi faire de moi, j'ai donc mis le marché en main : un ultime album (Ballades) dans lequel j'ai pratiquement joué tous les instruments, qui a été le moins cher de l'année 1976 pour Barclay. Un petit succès d'estime avec *Les matins de pluie* et puis rien derrière... Je n'étais plus *banquable* et nous nous sommes séparés. Mais j'en garde un bon souvenir malgré tout. L'ambiance y a été excellente et on pouvait parler directement avec monsieur Barclay, qui aimait, lui, les artistes, à l'inverse de ce qui se passe aujourd'hui. J'ignorais à l'époque que j'avais changé d'un cheval borgne pour un aveugle...

G. : Le passage des années 70 aux années 80 ne t'épargne pas, mais tu ne lâches pas la guitare. Tu as une recette pour garder cette motivation ?

J. D. : Ce n'est pas parce qu'un artiste disparaît des écrans télé qu'il cesse de l'être, surtout si c'est un musicien. Je me suis replié sur moi-même et sur ma guitare. J'ai continué à apprendre, à me remettre en question, à jouer de la batterie, du sax alto. J'ai participé à des pubs, et j'ai toujours, peu ou prou, joué dans des clubs et écrit des chansons. Il n'y a que sur scène qu'un artiste existe. Le reste n'est que foutaises. Pourquoi j'ai tenu ? On est ou on n'est pas ! Je me considère comme un survivant.

Mais j'ai l'âme chevillée au corps. Et tout ça... ça devient le BLUES !

G. : Parle-nous de *Spleen Blues*, sa sortie a été compliquée et il n'est pas resté longtemps dans les bacs ?

J. D. : L'album *Spleen Blues* n'a en fait jamais été distribué ! 1000 CD (enregistrement et fabrication payés de notre poche, les coproducteurs et moi-même) ont été distribués aux médias : radios, télé, presse et malgré des précommandes à la Fnac, RIEN ! Pas un seul disque dans les bacs... Nous étions tombés sur un directeur de label qui avait

le « nez dans la farine », je tais son nom par charité, et qui a complètement merdé l'affaire. Ce fut pour moi une sacrée claque ! Ceux qui le possèdent sont de sacrés veinards, ils possèdent un collector...

(NOLR) : vous pouvez vous procurer une copie de cet album avec une petite dédicace en contactant Joël par le biais de son site www.joeldayde.com)

G. : Aujourd'hui, tu tournes encore beaucoup, est-ce que les gens viennent te voir ? Penses-tu surprendre ceux qui ne te connaissent que par *Mamy blue* ?

J. D. : Aujourd'hui, je continue de tourner, mais beaucoup moins que je le voudrais. Ça va peut-être changer parce que pour la première fois de

ma vie, j'ai un agent qui s'occupe de moi ! Voir son site : www.definitelyprod.com et cliquer sur *artistes*: Surprise ! Les moins de 30 ans ne me connaissent pas. Et pour cause ! Alors, c'est l'étonnement quand ils me découvrent. Pour le reste, il doit y avoir un brin de nostalgie parce que quand je chante *Mamy Blue* seul à la guitare, il y a toujours un moment d'émotion collective quand je leur demande de faire les chœurs. Mais je suis avant tout un bluesman et c'est du blues (en anglais et en français) que je leur propose. Je suis là pour leur faire passer un bon moment, et faire sonner le bottleneck.

G. : Je sais que tu projettes de publier ta biographie. Pour quand penses-tu pouvoir nous livrer tes sentiments sur papier ? Je sais que beaucoup seront intéressés...



J. D. : Je suis dessus (je parle du bouquin). Je remonte le passé et ça n'est pas toujours facile. C'est une introspection parfois douloureuse, mais j'ai espoir de l'avoir terminé pour la fin de l'année. Pour la parution ? Encore faudrait-il que ça intéresse un éditeur !

G. : Aujourd'hui, rêves-tu encore de rencontrer celles de tes idoles qui sont encore vivantes ?

J. D. : Toutes mes idoles sont décédées ; le seul que j'aimerais rencontrer serait J.J. Cale. J'ai eu la chance de rencontrer sa compagne Christine Lakeland, mais c'est de lui dont nous avons parlé. Eric Clapton et Mark Knopfler lui doivent beaucoup... Il est génial et je le suis depuis son premier album. J'ai écrit la première adaptation française de *After Midnight*, avant E. Mitchell.

G. : Question personnelle (à comprendre qui n'intéresse que moi) : ta voix me fait de plus en plus penser à celle de Don Van Vliet, alias Captain Beefheart, on te l'a déjà fait remarquer ou c'est mon oreille qui décline ?

J. D. : C'est drôle parce que j'aime beaucoup Don Van Vliet (Captain Beefheart) et je possède l'album *Drop out boogie* où Ry Cooder officie à la guitare dans le Magic Band. Je suis dingue d'un titre qui s'appelle *Sure Nuff' Yes I Do* et qui fut interdit d'antenne aux USA... Trop suggestif ! Je ne sais si ma voix est semblable à la sienne. En tout cas, je prends ça comme un compliment.

G. : Encore merci Joël pour cette entrevue, et bon courage pour la rédaction de ta bio !

J. D. : Et pour les curieux, ou ceux qui seraient intéressés d'en savoir plus, vous pouvez aller sur mon site : www.joel-dayde.com et même me laisser un petit mot, ça fait toujours plaisir.

GREG LE MÉCHANT



HE'S A KING BEE ! OU PARLONS UN PEU D'AMOUR, CE GRAND AMOUR..

J'aime Joël Daydé, enfant musical. Nous avons tous rêvé un jour, lorsque nous étions gamins, de soulever un instrument, d'attraper la guitare de la grande soeur ou l'accordéon du père, la trompette du clown ou de piquer le banjo au cowboy dans la TV. Et de faire danser les notes. Ces notes dans l'air, ce bonheur, cette musique douce. Certains glissent quelques notes et puis s'en vont... D'autres, et Joël Daydé en fait partie, sont touchés par la grâce, une seconde genèse, comme à la découverte d'une source d'eau claire. 1,2,3 soleil !

Lui découvre le grand amour comme ça, très tôt, alpagué par la note. Jazz, bleu d'essence, et noir aussi, comme le gospel et le blues ! Je ferme les yeux et le devine précieux et appliqué, tendre et malicieux. Petit garçon doué possédant un don rare. Respectueux de ça. Une belle âme en élévation.

Il se reconnaîtra blues. Une voix ! Sa belle voie semble tracée. Partir au combat avec dans le bagage un peu de savoir, beaucoup de respect et le plein d'espoir. Sur sa route, des cailloux et du sable, des gens bien et pas mal de cons. Et le diable aussi. Pas celui de Robert Johnson, un autre. Cinglant pareil, fouettant dans les côtes, toutes dents dehors, langue tirée et rouge. Au même carrefour : les dieux de l'industrie du disque, sans oreilles et sans scrupules. Tellement rageant. Une bataille perdue qu'il paie encore aujourd'hui...

Monsieur Joël aime cuisiner aussi. Une véritable passion chez lui ! Un sacerdoce, l'Amour, encore, quelque chose qui se partage. Une crème, ce bonhomme. Et pendant ce temps-là, la cuisine du chef est bien vivante. Sa popote musicale. Elle arrose quelque part un jardin d'hiver, le jour d'après, c'est un cabanon ensoleillé qui se fait dorloter. Un concert ici, une chaude invitation là-bas, et nos platines qui attendent...

Y a-t-il quelqu'un dans la salle ? Pour quelques dollars de plus ! Une belle galette bien chaude, épicée, rageuse et pleine de ce blues que tu partagerais. Et pour notre plus grand plaisir aussi, nous bisserons. Un disque 33 tours SVP !

Great Love* Monsieur Joël ! (*Second titre sur le SP "Mamy Blue")

TOM B.



BLACK SABBATH LA BIOGRAPHIE : DEUXIÈME PARTIE

En 1973, au terme de la tournée suivant la parution du quatrième album, **BLACK SABBATH** est couronné de succès, mais surtout au bord du split. Se rendant compte que leur vie de stars à Los Angeles y est certainement pour quelque chose, les musiciens décident de rentrer en Europe. L'idée de se donner une dernière chance viendra par la suite. Les 4 membres s'isolent dans un château du Pays de Galles.

Comme par miracle, Tony, ressourcé, sort une composition imparable qui ouvrira et baptisera le futur disque: **SABBATH BLOODY SABBATH**. Satisfait du résultat, et donc motivé, le groupe poursuit les séances en studio pour réaliser un album de plus qui sortira en novembre 1973.

Ouverture donc avec le titre éponyme, riff efficace entouré comme à la bonne époque de breaks et d'accélération rythmiques. Écriture solide et recelant aussi un renouveau agrémenté de guitare acoustique. Suit *A National Acrobat*, typique, lourd, lent, répétitif, quelques arrangements et la particularité que le titre ne revient pas sur le thème initial d'introduction. Structure similaire pour *Sabba Cadabra* avec d'autres arrangements, piano, synthé et voix d'Ozzy modifiée. *Fluff* est un instrumental mêlant guitares acoustiques et piano : plutôt réussi mais loin des compositions habituelles.

Killing Yourself To Live, titre puissant, mais adouci par une guitare sous *flanger* et encore des couches de synthé ici ou là. *Who Are You* est entièrement construit autour d'une mélodie de synthé, il y a une guitare très discrète pour le solo, la rythmique derrière ne bouge pas, basse et batterie martèlent le tempo. Morceau toutefois surprenant et qui peut freiner les fans de la première heure.

Looking For Today est dans le style de *Supernaut* ou *St Vitus Dance* du précédent opus, frais et mélodique. On finit en beauté avec *Spiral Architect*. À dé-

faut de guitares saturées et de rythmique de plomb, le groupe montre sa capacité à écrire des mélodies, Ozzy son talent de chanteur, le tout en parfaite harmonie pour clore le disque. Bon album, mais pas vraiment homogène, le synthé du claviériste de Yes peut calmer les ardeurs des fans de heavy et les arrangements studios peuvent en freiner d'autres.

Toutefois, Black Sabbath redémarre avec un disque dans la lignée de *Volume 4*, retrouve le succès, joue devant plus de 200 000 personnes à l'occasion du California Jam en avril 1974 et tournera jusqu'en novembre. L'album suivant, **SABOTAGE**, sort en juillet 1975. La pochette, d'un goût particulier, est une idée de Bill. On démarre bien avec *Hole In The Sky*, rock 'n' roll, énergique et bien taillé. S'en suit un interlude intitulé *Don't Start* constitué de guitares acoustiques. Arrive *Symptom Of The Universe*, un titre bien heavy, variations de tempo, Black Sabbath nous montre à travers ce morceau puissant qu'il sait encore écrire des chansons en acier trempé.

Ensuite, il y a *Megomania* qui frôle les dix minutes, intro longue et inquiétante, le deuxième thème arrive au bout de trois minutes et demie, le titre aurait pu devenir une perle s'il y avait eu moins d'arrangements studio. *The Thrill Of It All* est un peu décousu, des guitares les unes sur les autres avec malgré tout un bon riff et une fin un peu désorganisée. On continue les curiosités avec *Supertzar* : une guitare et des chœurs pendant tout le morceau. Rien d'autre. *Am I Going Insane* comporte une bonne mélodie, le titre est plutôt répétitif et, comme *Who Are you*, est construit autour d'une ligne de synthé.

L'album se termine avec *The Writ* où Ozzy donne son avis sur le management et les affaires dans le monde de la musique. Musicalement, c'est un morceau à plusieurs thèmes, des arrangements toujours présents qui, finalement, pénalisent une chanson plutôt que de la mettre en avant.

Sur 8 titres, on a 3 morceaux carrés et 2 seulement sont dans l'esprit des débuts, et surtout du succès du groupe. La tournée s'étire de juillet 75 à janvier 76 avec, pour la première fois, un musicien supplémentaire sur scène pour assurer les claviers.

Rentrée 1976, le nouveau Black Sabbath est là et s'intitule **TECHNICAL ECSTASY**, et il démarre fort en plus. *Back Street Kids* a un riff typique de lommi, des accélérations, on tape du pied sans vergogne et Ozzy s'égoïsse avec joie. Un break curieux, synthé, solo de guitare et on retourne sur nos pattes. Étrangement, le titre s'arrête brusquement et ne dépasse malheureusement pas les quatre minutes. On enchaîne avec *You Won't Change Me*, une composition lente avec une ligne de synthé en fond qui donne un mid tempo mélodique et réussi, genre de titre où le groupe semble se tourner de plus en plus. *It's Alright* est en grande partie composé par Bill et Ozzy qui, l'entendant chanter sa trouvaille, lui dit que sa voix colle bien avec la chanson.

C'est donc le batteur qui assure les vocaux de ce morceau léger. Pop ? Avec piano et guitare claire. *Gypsy* est une chanson longue et travaillée, pas pour autant épique ni très heavy, mais un refrain réussi et un gros boulot de Bill emporte le titre. *All Moving Parts (Stand Still)*, quant à lui, est musclé à souhait, mais c'est le chant mythique d'Ozzy qui fait la différence sur cette composition. *Rock 'n' Roll Doctor* porte bien son nom, morceau court mais efficace et terriblement accrocheur. *She's Gone* démarre en arpèges et un fond sonore symphonique, le tout se veut grand et triste, mais la mélodie a du mal à nous embarquer.

On termine avec l'un des meilleurs titres de l'album: *Dirty Women*, riff impeccable, un bon break toujours imprégné de synthés, le morceau s'étire sur plus de 7 minutes et s'achève sur un long solo. Finalement, un disque moins décousu peut-être que les précédents, mais qui manque de grandes compositions. Le groupe tournera d'octobre 76 à avril 77, la presse le classe dans les dinosaures ou dans les groupes de vieux et pour les vieux. Ozzy sera très brièvement viré en septembre, mais reviendra pour le disque suivant.

Le groupe trouve un autre chanteur et bosse sur le nouvel opus, mais Ozzy est de retour en janvier et **NEVER SAY DIE** sort à la rentrée 78. Le titre éponyme ouvre le disque, énergique et rock 'n' roll, le son est clair et cristallin comparé aux saturations ténébreuses des premiers albums. Johnny Blade démarre avec une intro au synthé inutile puisque nous avons un morceau tra-

vailé et réussi, une composition à tiroirs avec beaucoup de variations atteignant les 6 minutes. *Junior's Eyes*, lent, entêtant, refrain mélodique, rappelant le bon vieux temps. *A Hard Road* est un mid tempo sympathique, peut-être un peu trop long, mais tout à fait correct et dans l'esprit du Black Sabbath à cette époque. *Shock Wave* est un morceau sans surprise, fidèle au groupe, tout du moins de ce qu'il nous propose depuis quelques temps, composition travaillée et bonne. *Air Dance* démarre fort, bonne intro heavy, puis on atterrit dans une ambiance presque piano bar, avec des guitares claires et du piano.

Encore une fois une composition originale prouvant les talents d'écriture du groupe, mais toujours éloignée des riffs chargés de plomb des débuts. *Over To You*, c'est du métal tout bonnement, agrémenté de piano sur les refrains et finalement efficace et réussi. *Breakout* est un interlude court mêlant guitares et cuivres, et on arrive à *Swinging The Chain*. Chanté par Bill et dans un autre registre que *It's Alright*, sans être inécoutable, la voix est moins adaptée sur ce genre de morceau, petite chanson sympa, et ainsi s'achève le dernier album de Black Sabbath avec Ozzy.



Oui, la tournée avait débuté en mai, c'était plus une tournée anniversaire pour les 10 ans que la promo du disque, et se termina en décembre 78, les musiciens

n'interprétant que le titre éponyme et, à de rares fois, 2 morceaux en plus de cet album. La fin de la tournée et c'est l'heure du bilan : 10 ans dans les jambes pour tout le monde et personne ne sait que faire, la première partie des concerts de la tournée étant assurée par Van Halen, le groupe a vu l'énergie et la folie d'une formation neuve lancée sur les rails du succès. Début 79, Ozzy est viré, la décision est dure pour les 2 camps.

Ozzy fera une carrière solo à succès, Tony lommi tentera contre vents et marées de faire perdurer le nom de Black Sabbath, étant parfois le dernier membre présent sous ce nom. La formation originelle remonte sur scène en 85 à l'occasion du Live Aid et se retrouvera pour de bon en 97. Sans le vouloir, ces 4 anglais ont laissé une empreinte colossale dans le monde de la musique, imposant les rudiments du heavy metal, influençant tout un style de musique. Le hard rock de manière générale et tout ses dérivés, même les plus extrêmes, ont été influencés par Black Sabbath. On ne compte plus les reprises et les hommages divers, et plusieurs générations d'artistes les citent comme influence. La messe noire est dite.



LA RELÈVE : LES INCONTOURNABLES D'AUJOURD'HUI

Jetez votre télé et votre radio par la fenêtre, vous allez finir par croire tout ce qu'on vous raconte. Maintenant, installez-vous confortablement : la relève est là, avec son lot d'artistes goûteux, pour soulager vos pauvres oreilles endolories. Vous vous souvenez de la bonne musique ? Elle existe encore, j'ai même des preuves.

ÉTATS-UNIS.

Et du beau d'abord. **Pamela Wyn Shannon** arrive de sa campagne du Massachusetts, pour défendre un *Courting autumn* majestueux comme le rose de la lune. Loin d'être la nouvelle-fille-avec-sa-guitare, la donzelle reprend les choses à l'endroit précis où le premier Suzanne Vega les avait abandonnées. Sans jamais verser dans son abominable côté je-suis-une-artiste-prenez-moi-au-sérieux. Cette musique vous confie quelques secrets et vous laisse méditer. Le tout bardé d'arrangements hallucinants de beauté discrète. Intense comme le lierre sur un vieux mur, magnifique comme le soleil dans une clairière isolée du monde, ce disque vit et distille une intensité palpable.

De la classe ensuite. Allons jusqu'à Los Angeles où **The Quarter After** s'est donné la mission suicide de réinventer la magie des Byrds. Après un premier album miraculeux, c'est au fusil à pompe qu'on attendait les frères Camparella. Rengainez et dégustez ! *The changes near*, même si privé de l'effet de surprise, est tellement dans son sujet qu'il en est presque inquiétant. Le catalogue complet du son « jingle-jangle », fièrement porté, assimilé, compris dans ses moindres détails. L'artisanat comme on l'aime, pas encore à huit miles de haut, mais vraiment pas loin.

<http://www.myspace.com/thequarterafter>

De l'électricité brute, toujours en Californie, mais du côté d'Oakland, là où les **Pretty Weapons** (trio chevelu) maltraitent un rock vintage seventies, bardés d'effets soniques, d'un vert glauque, qui vous labourent la tête, alors que la basse vous maintient sur le billot. La trame est basique, primitive, mais la poigne digne d'un barbare culturiste. Faites confiance au batteur, le grand gong de la mort, c'est son truc. En longues pièces à étages ou en grenades directement offensives, ce groupe évoque un Wishbone Ash enfin débarrassé de sa fichue candeur et passé au papier de verre gros grain. Livré avec les copeaux.

<http://www.myspace.com/theprettyweapons>

Du même État, voici **Mammatus** et son camion de plomb fondu. Ce groupe de stoner a pris des leçons chez Obelix pour l'aisance avec laquelle il sculpte d'énormes riffs dans le granit, en réussissant à dessiner des mélodies dans ce rock de brontosauve.

Un petit vent tenace vous sort soudain du haut fourneau, pour vous embarquer ailleurs. Sur un arc-en-ciel au goût de fraise écrasée, une orange électrique en forme de satellite géostationnaire.

Bref, en bon représentant du psychédéisme, les gars de Mammatus nous font le coup du kaléidoscope, on se penche pour comprendre, encore, encore. Et boum, on tombe dans *The coast explodes*, sans bien réaliser. Mortel.

<http://www.myspace.com/mammatus>

Bougeons maintenant dans l'Indiana. Vous aimez le blues crasseux, gras et huileux ? Qui s'assoit sur l'académisme, et essuie ses godillots sur le courroux des puristes ?

Left Lane Cruiser est votre groupe du moment, dans ce cas.

Ce duo guitare/percussion annonce la couleur dès le titre de l'album : *Bring yo'ass to the table*. « Ramène ton cul à table » sonne comme si les musiciens répétaient sur le perron d'un troquet, sans perdre de temps en chichis, mais en distribuant un sacré lot de claques dans la tronche. À faire passer Mike Wilhelm pour un énarque précieux. La musique qu'aurait pu écrire François Villon, pour conter ses exploits de gueux.

<http://www.myspace.com/leftlanecruiser>

FRANCE

Toujours à la ramasse le coq ? À cocoricoter la nouvelle chanson française pour une marque de somnifères ? Pas vraiment, car voici venu le temps du **Reverend**.

Planqué derrière ce pseudo, un vieux routier de la scène nationale, et son *I have a dream* (référence on ne peut plus claire, merci pour le message).

Blues tendu, boogie fiévreux et affûté, jamais égaré dans une colique de soli infâmes : ça cogne dru et poussiéreux. Quelques beaux duos avec la chanteuse américaine Beverly Jo Scott, ou Little Bob, un coup de tatane dans les burnes de Bush. Beaucoup de talent, à suivre de près.



On sent ici une belle conviction. Celle des gens qui n'ont rien à perdre, et qui mettent le paquet sur la table directement. C'est tout le problème d'un genre aussi limité que le boogie/blues rock, un brin de mollesse, un peu d'auto-condescendance, et vous devenez aussi crédible qu'un routier à un défilé Chanel.

L'album du Reverend a tout compris des codes d'honneur de sa profession. Souhaitons que l'arriération artistique de la France, sa perte totale de goût musical, sa culture du produit jetable, lui laisse le temps d'exister et, pourquoi pas, de fédérer. Comme Trust avait su le faire.

<http://www.myspace.com/thereverendlr>

LAURENT.



UN GROUPE À DÉCOUVRIR : FLEET FOXES

C'est difficile de toujours s'entendre dire qu'on est passéiste ou ringard, parce que la musique que l'on écoute ne date pas souvent d'aujourd'hui !

Le mot est lâché, je suis soupçonné d'être un nostalgique, de ne même pas faire l'effort d'écouter la musique de notre temps. Alors quel sentiment d'injustice éprouver lorsqu'à force d'écoutes répétées d'un nombre relativement conséquent d'artistes récents, je finis par me prendre en pleine poire ce premier album des **FLEET FOXES** ?

Imaginer un tel disque sortir en 2008 était jusque maintenant un rêve insensé, une douce utopie honteusement cachée. Que dire de plus sur cet opus que ce qui a déjà été entendu ? Oui, les influences sont plutôt marquées, on parle de folk pastoral, de pop baroque lorgnant du côté de "Saint Brian Wilson" de Judee Sill, Paul Simon, David Crosby, etc.

Ce qui frappe surtout, c'est le talent inimaginable de ce jeune garçon âgé d'à peine plus de vingt ans (le meneur du groupe Robin Pecknold) et son terrible don pour la composition qui écrase toute la concurrence, voici le grand auteur-compositeur que tout le monde attendait !

Ce gamin a le culot de tutoyer l'imagination des artistes majeurs cités plus haut en composant des fresques pop aux arrangements très élaborés, comme il peut se rendre émouvant avec des titres acoustiques et intimistes qu'on croyait justement remisés pour l'éternité dans le cimetière de la coupable nostalgie. Et que dire du son de cet album ?

Qu'il retrouve l'honnêteté des productions d'antan, sans triche ou effets de mauvais goût, organique et simple, toutes les magnifiques harmonies vocales et tous les instruments ressortent à la perfection, et semblent chuchoter à vos oreilles de douces paroles apaisantes, comme vous faire voyager au-dessus d'un océan bleuté.

Oui, assurément une oeuvre majeure, réalisée tout là-bas du côté de Seattle par des gamins qui semblent avoir les mêmes rêves et souffrir des mêmes maux qu'un vieux machin comme moi perdu dans l'est de la France et qui pourrait être leur père !

Alors, nostalgie mon cul ! La bonne musique est forcément intemporelle.

POTATO



COSMIC TRIP MACHINE : L'ENTREVUE EXCLUSIVE

Cet automne 2008 aura été l'occasion pour moi de découvrir ce jeune duo belge qui vient de proposer un magnifique album de rock psyché, *Lord Space Devil*. Aussi, afin de vous faire partager ce coup de cœur et mieux vous faire connaître ces deux musiciens, j'ai décidé de les rencontrer pour savoir qui se cachait derrière Lord Space Devil. Entrevue sans fard ni détour... Embarquez avec moi sur la Cosmic Trip Machine !

Philou : Will et Majnun, vous formez le duo Cosmic Trip Machine qui vient de sortir un album, *Lord Space Devil*, sur lequel nous allons revenir. Mais auparavant, présentez-vous à nos lecteurs.

Majnun : Je suis guitariste depuis une quinzaine d'années, avec un parcours de guitare classique avant de passer au monde du rock, où j'ai débuté dans divers obscurs combos de hard-rock tout en écoutant des genres musicaux plus diversifiés.

Will Z. : J'ai également commencé par un parcours classique. J'ai étudié la guitare et le chant, puis je me suis dirigé vers la musique contemporaine et l'improvisation, avant de plaquer tout ça pour créer mon premier groupe de rock. Quelques années plus tard, avec le claviériste, j'ai lancé une deuxième formation pour laquelle Majnun a enregistré quelques guitares. Je l'ai jugé bien meilleur guitariste que moi et j'ai donc adopté la basse. Le groupe a existé sept ans. Nous y avons abordé et expérimenté plusieurs styles (pop psychédélique, progressif, électro-rock, heavy 70's...) avant de nous séparer.

Philou : Comment définissez-vous votre musique et quelles sont vos principales influences ?

Will Z. : Notre site dit « Experimental heavy psychedelic folk », mais j'ignore si c'est la réalité.

Majnun : Pour simplifier, je dirais que notre musique peut être qualifiée de rock psychédélique, car les diverses influences que l'on y apporte, si elles ne sont pas stricto sensu psychédéliques, ont un lien marqué avec ce courant, en partageant certaines caractéristiques, ou encore en découlent. Par exemple l'influence d'Ennio Morricone se fait sentir via la musique composée pour les giallos italiens de la fin des 60's et du début des 70's, mélangeant avant-garde, grooves jazz, expériences sonores acides, pour au final sonner psychédélique.

Philou : Vous avez 27 ans et votre musique démontre de sérieuses connaissances sur le rock des années 60 et 70. Vous avez toujours écouté ce style de musique ou bien vous avez vécu différentes expériences musicales qui sont venues enrichir votre patrimoine ?

Majnun : J'ai commencé par écouter à l'adolescence les groupes issus du grunge et du rock de cette époque (RATM, Nirvana, Guns N' Roses...) et les incontournables du rock (Beatles, Pink Floyd, Led Zeppelin...).

Will Z : J'ai eu la chance de toujours baigner dans un univers musical rock. Comme Majnun, c'est en effet à l'adolescence que j'ai redécouvert tous les groupes de mon enfance sous l'impulsion de l'explosion rock des 90's.

Majnun : Avec le temps, nos intérêts se sont plus largement centrés sur une certaine période et certains genres, comme le psyché, le progressif, le hard des origines, le folk, le jazz-rock, etc.

Philou : À quand remontent vos premiers émois musicaux ?

Will Z. : Mes premiers souvenirs sont tous musicaux. Je devais avoir 4 ans, peut-être moins, je me revois effrayé à l'écoute des bruitages de *Dark Side of the Moon*, dans le salon en train de faire un derviche tourneur sur la fin de *I want you (she's so heavy)* des Beatles ou encore fasciné par le theremin à la fin de *Good Vibrations*.

Majnun : Si mes souvenirs sont bons, vers mes 12-13 ans, on ramena à la maison le *Remasters* du Zep, qui fut ma « révélation ».

Philou : Quels sont les musiciens qui vous ont transmis le flambeau pour jouer de la musique ?

Majnun : Les personnalités qui m'ont le plus marqué sont d'abord Jimmy Page et Led Zeppelin, puis plus tard John McLaughlin avec le Mahavishnu Orchestra. Ritchie Blackmore, Clapton avec Cream, Miles Davis, Zappa et Daevid Allen de Gong ont aussi été importants.

Will Z. : J'ai commencé par les Beatles (de *Revolver* à *Abbey Road*). Je suis ensuite devenu un mordu de Pink Floyd et plus encore de Syd Barrett, avant de m'intéresser aux sonorités du psychédéisme, du progressif et du folk. Mes derniers chocs musicaux sont, entre autres, Frank Zappa (tout simplement tout !), Strawberry Alarm Clock, Gong, King Crimson, Magma.

Philou : Quel est votre rapport à la musique moderne à présent ? Écoutez-vous des groupes de la nouvelle génération ?

Majnun : Certains, Mars Volta, Sacred Geometry, Gov't Mule, parfois dans un style assez différent du nôtre : du stoner avec Spiritual Beggars, Electric Wizard. Il y a toujours de bonnes choses aujourd'hui, mais il faut faire plus d'efforts pour les découvrir.

Will Z. : Parfaitement d'accord avec Majnun. Certains artistes de la scène électronique proposent également une alternative moderne du psychédéisme. Je pense à Massive Attack et Chemical

Brothers, par exemple.

Philou : À l'écoute de *Lord Space Devil*, j'ai tout de suite été frappé par l'aspect cinématographique de votre musique. J'ai même poussé le vice jusqu'à substituer vos morceaux à la musique du film *Kill Bill* de Tarantino. Et j'y ai trouvé une grande cohérence par rapport aux images. Quel est votre rapport au cinéma et a-t-il un impact sur votre créativité ?

Majnun : Le cinéma, notamment celui de genre, est une grande influence pour nous. Nous sommes passionnés par les vieilles bandes d'horreur, par le cinéma d'exploitation, ainsi que par le nouvel Hollywood des 70's. C'est très intéressant de retranscrire ces influences visuelles en musique, cela permet des morceaux parfois plus abstraits, mais à l'atmosphère néanmoins attirante.

Will Z. : Dans le livret de notre album, nous avons d'ailleurs indiqué qu'il s'agissait d'« une bande-son imaginaire ». Notre prochain projet sera un hommage direct aux bandes originales du cinéma bis que nous adorons.

Philou : Votre album semble bénéficier d'une popularité croissante, en témoigne le nombre de téléchargements en augmentation constante sur votre site. C'est une démarche encore inédite pour un artiste de proposer son album gratuitement sur le Net en cette période de croisade contre le piratage. Qu'est-ce qui a motivé cette décision et pourriez-vous nous donner votre position à ce sujet ?

Will Z. : La personne qui a le mieux résumé le concept de *Lord Space Devil*, c'est JP, notre ingénieur son (que nous considérons un peu comme le troisième membre du groupe). Il a dit que c'était notre projet « Allez tous vous faire foutre ! » parce que cet album a été enregistré avec une liberté totale. Cela nous semblait donc logique de le proposer librement sur Internet et le bilan, après ces deux mois de mise en ligne, est sacrément positif.

Majnun : En effet, au départ, ce projet était un exutoire, une libération après le split de notre groupe précédent. Nous n'avions aucune ambition particulière sinon celle de faire un bon enregistrement et de nous amuser, donc pas de visées carriéristes et financières. Ainsi, nous l'avons mis en ligne gratuitement, préférant avoir un retour plus grand et toucher des gens, plutôt que de gagner de quoi s'acheter trois bières au café du coin...

Philou : Votre album sera-t-il disponible à terme dans les grandes enseignes de distribution ou sur le Net en téléchargement payant ?

Will Z. : Si *Lord Space Devil* intéresse quelqu'un à

ce niveau, pourquoi pas ? Mais j'émetts d'énormes doutes là-dessus. Dernièrement, nous avons été contactés par un label marquant son intérêt pour notre travail. Pourtant, lorsque nous lui avons envoyé notre album par la poste, nous avons quand même récolté la lettre standard type expliquant que nous ne correspondions pas à l'orientation de leur catalogue. Que voulez-vous ? Les voies de ces messieurs de l'industrie du disque sont impénétrables.

Majnun : Tout est possible, rien n'est certain. Cela n'est néanmoins pas du tout à l'ordre du jour.

Philou : Vous êtes en répétition depuis fin juin pour passer à la scène. Des dates de concerts sont-elles déjà planifiées ? Pouvez-vous déjà nous dire de quoi sera constitué votre *set-list* ?

Will Z. : Le groupe prépare deux formules différentes pour se produire sur scène: l'une, électrique, électronique et envoûtante à base de boucles en direct, de programmations expérimentales et de drones ; l'autre, acoustique, minimaliste, intimiste et folk.

Majnun : La *set-list* acoustique sera composée de morceaux de l'album réadaptés, comme *Strange is laughing...* ou *Mariachi*, de nouvelles compositions et de reprises. Pour le set électrique, nous travaillons sur trois longues pièces intégrant différentes parties de l'album.

Philou : Quel a été votre processus de création pour *Lord Space Devil* ?

Majnun : Les obligations que nous devons honorer avec le projet précédent (dernier concert 2 jours avant la session d'enregistrement), ne nous ont pas permis de répéter quoi que ce soit pour ce projet, ce qui fut finalement une grande source de fraîcheur.

Certains morceaux étaient dans nos tiroirs depuis des années, mais ne convenaient pas aux contextes dans lesquels nous jouions. D'autres ont été composés juste avant le studio, voire, dans le cas de *Plastic Hippie*, directement en studio. Beaucoup de morceaux ont été métamorphosés lors des sessions.

Will Z. : Exact. Nous avons chacun amené des titres que l'autre a découverts et arrangés. Majnun a amené des concepts sonores ainsi que des pièces acoustiques et classiques. Pour ma part, j'ai apporté des morceaux composés en 2000 lors d'une expérience sous LSD. Malgré le travail important sur ces chansons durant ces huit années, je tenais à conser-

ver une certaine spontanéité. Aussi, je n'ai même pas pris la peine de réécrire certains accords bizarres, irrégularités rythmiques ou paroles incompréhensibles.

Philou : Votre album fait preuve d'une grande diversité. Même si le fil conducteur reste le rock psyché, on passe avec une grande facilité d'un morceau pop à la Shocking Blue à une digression guitaristique Van Halen-nienne pour rebondir sur

un morceau acoustique digne de Steve Hackett ou John McLaughlin ! Le travail sur le *tracking* de l'album a-t-il été source de *brainstorming* important entre vous deux ?

Will Z. : Les chansons écrites sous LSD sont rapidement devenues le fil conducteur de l'album, son concept, celui d'un voyageur qui traverse des contrées inexplorées et rencontre des personnages étranges. Majnun a intégré sa galerie de portraits aux miens.

Majnun : Nous avons bien sûr travaillé sur le *tracking*, pour essayer de faire le lien entre des blocs musicaux aux thématiques diverses. Le lien entre



ces différents genres, que nous ressentons comme naturel, peut ne pas apparaître aussi facilement à d'autres. Il fallait donc ménager des accès.

Philou : Pour finir, citez-nous chacun vos 3 albums préférés, ceux que vous emmèneriez sur une île déserte.

Majnun : *Birds of fire* (Mahavishnu Orchestra), *Led Zeppelin I*, pour le troisième, c'est plus dur, trop de concurrence, c'est par phases...

Will Z. : Trois albums, c'est peu ! Disons *Piper at the gates of dawn* (Pink Floyd), *Smile* (Beach Boys) et *Uncle Meat* (Mothers of Invention). Si vous me re-posez la même question, dans une heure, il est fort probable que mes trois choix seront différents.

Philou : L'avenir de Cosmic Trip Machine ? La scène ? De nouvelles idées pour alimenter un nouveau projet discographique ?

Majnun : Continuer à monter les deux sets, faire évoluer notre son, jouer dans des endroits adaptés à notre musique et pourquoi pas enregistrer le résultat. L'année prochaine, nous allons nous atteler à un album hommage à un film « pretty groovy ». Nous avons déjà le matériel, nous allons bientôt nous mettre aux arrangements, cela risque d'être un sacré melting-pot musical.

Will Z. : Oui, nous sommes vraiment impatients d'enregistrer cette fausse bande-originale de film des 70's. Nous allons également tourner le mois prochain un clip qui sera disponible sur le net illustrant la plage titulaire de *Lord Space Devil*. Nous ne vous en disons pas plus, mais le résultat risque d'être sacrément délirant !

COSMIC TRIP MACHINE : LA CHRONIQUE DE L'ALBUM

Les passagers du vol 2008 pour la galaxie Psychedelia sont priés de détacher leur ceinture, le voyage cosmique va bientôt commencer.

Nous marquerons 18 arrêts avant d'arriver à destination et la durée totale de la croisière sidérale sera de 52 minutes. La météo à destination est belle, beau soleil vert, quelques nuages mauves couvriront juste les océans rouges qui bordent la capitale *Chiaroscuro*. Les commandants de bord Will et Majnun vont bientôt passer parmi vous pour vous distribuer vos cachets de *Lord Space Devil* ... let's get relax !

Attention, amis lecteurs, amies lectrices, chef d'œuvre ! Vous allez embarquer pour un voyage sonore inédit. Si votre goût pour la musique des années 60 et 70 est indemne, que vous appréciez tout autant les sonorités modernes, alors cet album ensoleillera votre automne.

Will Z. et Majnun, deux jeunes musiciens passionnés, ont décidé de revisiter sous un jour novateur leurs immenses connaissances du folk rock psychédélique. Au travers des galaxies traversées, vous croiserez Syd Barrett sur son étoile jammant avec John McLaughlin, mais vous pourrez apercevoir également la comète Van Halen ou Shocking Blue pas très loin de *Venus*.

Ce disque fait la part belle aux guitares, acoustiques et électriques, rehaussées de sitar et percussions planantes. Le travail sur les voix renforce très bien l'ensemble pour vous faire planer *eight miles high*.

Soyez tout de même vigilants après l'atterrissage, prévoyez une période de réadaptation avant de partir vers un autre voyage musical... ou faites le voyage retour avec *Lord Space Devil*.

Vous n'aurez pas envie de ressortir de cette expérience musicale riche et haute en couleurs, vous serez pris dans les brumes expérimentales arc-en-ciel et vous n'aurez plus qu'une envie. Y rester, encore et encore...

Cet album est LA révélation de cette année, la synthèse absolue des meilleures références 60's et 70's sans verser une seconde dans le plagiat ou l'hommage obséquieux. Cosmic Trip Machine a une vraie personnalité artistique et porte haut les valeurs du rock et de la liberté musicale avec ce projet ambitieux.

Vous l'aurez compris, finissez de lire ce numéro de Vapeur Mauve et allez vite vous procurer ce disque envoûtant ici :

<http://www.cosmictripmachine.be>

PHILOU

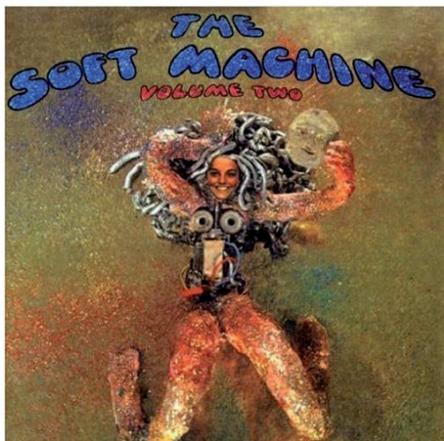
«characters bang bamboo bleep blob bloc
blunder bluster and get bogged down
characters bang bamboo bleep blob bloc
there's no booze, boozier
my brain goes like a bomb
on the boulevard of jupiter
there's no booze, boozier
and she appears on the right»

Lord Space Devil
Cosmic Trip Machine



L'ÎLE DÉSERTE : LES DIX DISQUES À SAUVER DE LA NOYADE

Pathétique. Voilà le mot qui conviendrait pour qualifier l'attitude de celui qui erre devant des étagères, à la recherche du disque qu'il pourrait bien emporter avec lui pour un séjour prolongé, isolé dans une île déserte. Mais voilà, comment choisir ? On se résout alors à un critère. Quels sont les disques qui ont contribué à former vos goûts, à affirmer votre sensibilité et à dégager un horizon sur fond duquel vous réussissez, avec peine et sans éclat, à construire votre modeste existence. Il en résulte dix disques présentés chronologiquement.



**SOFT MACHINE
VOLUME TWO (1969)**

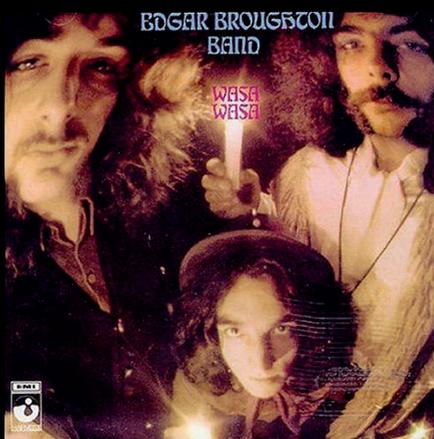
Se décider pour un album de Soft Machine, voilà le premier embarras avant le départ pour l'île. Puisqu'il ne saurait être question de ne pas emmener avec soi l'un des trois premiers disques du groupe, il faut un déclencheur qui légitimera le choix. Sur cet album, c'est le titre *Hibou, Anémone and Bear* qui fournit le prétexte. Comment pourrais-je me délester d'un tel condensé de pop, de psychédéisme et de sonorités si enjouées? Soft Machine est le trublion qui mêle tous les ingrédients nécessaires à un festin réussi. Pop, rock, jazz, réminiscences des atours de la musique contemporaine et des bouleversements d'avant-garde (*Dada was here, Thank You Pierrot Lunaire*), toutes influences qui élèvent au rang d'œuvre prodigieuse ce disque qui encore aujourd'hui passera pour visionnaire. La basse/fuzz de Hugh Hopper, la batterie exubérante de Wyatt ainsi que son chant ensorceleur, tout autant que les sons fort étranges que Ratledge extirpe de son orgue, sont rejoints par les sax de Brian Hopper pour élaborer ce qui n'est pas moins que le disque ultime des années 60 avant d'entrer dans la décennie suivante.





**CAPTAIN BEEFHEART & HIS
MAGIC BAND
TROUT MASK REPLICA (1969)**

Quand, en 1969, Don Van Vliet publie cet album, il est à peu près certain que le monde de la « pop music » n'est pas prêt à l'accueillir favorablement (l'est-il plus aujourd'hui ?). Beefheart repousse encore plus loin les frontières du « bon goût », en niant le plus possible ce qui constitue, encore aujourd'hui, les critères selon lesquels on admet qu'une musique est écoutable ou pas. Il est vrai que le Captain ne fait aucune concession et poursuit son œuvre de déconstruction des formes, déjà canonisées, du rock, du blues ou du jazz. Si on tend bien l'oreille, on retrouve des mélodies, des harmonies, des rythmes qui nous renvoient aux autres productions de l'époque. Mais le Magic Band s'y entend pour ne tomber dans aucune chausse-trappe que le confort d'écoute, d'un hypothétique public, pourrait lui tendre. Free jazz, dialogues impromptus, jeu bancal des guitares, batterie toujours à défier les lois de la pesanteur, basse en décalage perpétuel mais à l'assise impeccable... Et de tout cet apparent bric-à-brac musical surgit une musique inouïe. Et puis il y a la voix, le chant de Beefheart qui ne se soucie pas de flatter l'auditeur. Vocifération, mugissement et textes à l'unisson. Dada et les lettristes ont trouvé ici à qui parler !



**EDGAR BROUGHTON BAND
WASA WASA (1969)**

En juillet 1969, quand sort le premier disque d'un groupe connu que des freaks et de l'underground londonien, on n'en est pas encore à parler de hard rock ou d'un nouveau genre progressif. La musique d'Edgar Broughton échappe d'ailleurs à tout effort de catégorisation. Des racines blues évidentes, le son râpeux et corrosif des guitares, un chant proche de celui de Captain Beefheart (*Electric Citizen*), et des textes à la charge revendicatrice et « engagés », font de ce disque un de ceux qui vont faire basculer les sixties dans les seventies. Avec les Deviants puis Pink Fairies ou, d'une certaine manière, Hawkwind et High Tide, on assiste à une autre conception de la « pop music ». La violence tellurique des sons, la furie agressive des guitares et le refus de se plier à un quelconque format préétabli (d'ordre esthétique ou politique) font que ces groupes proposent des musiques moins assimilables, par l'establishment et le grand public, que ne l'étaient celles de nombre de leurs contemporains. En réécoutant aujourd'hui *Evil*, *Love in the Rain* ou *Why Can't Somebody Love Me*, on est frappé par l'extraordinaire modernité de ce disque.



**PETE BROWN & PIBLOKTO
THOUSANDS ON A RAFT
(1970)**

Eh bien, s'il faut en choisir un de Pete Brown (auteur de nombreuses chansons pour Cream) ce sera celui-ci, bien que le précédent (*Things May Come And Things May Go, But The Art School Dance Goes On Forever*) sorti la même année aurait tout à fait mérité de figurer dans cette sélection. Ou bien encore le premier Battered Ornaments. *Thousands on a Raft* est, parmi les disques du rock anglais, celui que je n'ai jamais réussi à prendre en défaut. Il n'est pourtant pas exempt de longueur (le titre *Highland Song* et ses longs soli) qui peut impatienter l'auditeur découvrant le disque aujourd'hui. Mais les textes poético-surréalistes, la constante et lucide présence du musicien qui construit des arabesques guitaristiques, les mélodies attachantes et lumineuses, le mélange de *pop song*, les élans progressifs et la maîtrise instrumentale de chaque musicien font que, jamais, je n'ai pu me lasser de cet enregistrement depuis sa découverte en 1972.



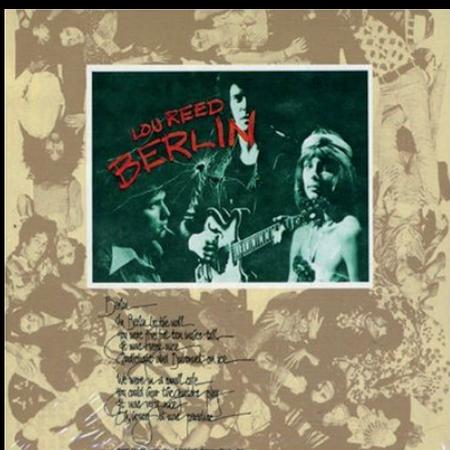
**PATTO
PATTO (1970)**

Écouter Patto, c'est aussi saisir l'essence d'une époque riche en possibilités, en mélanges de diverses influences. Non seulement Mike Patto est parmi les chanteurs anglais les plus surprenants, mais Ollie Halsall est certainement l'un des guitaristes les plus subtils et inventifs de son époque. Le groupe est capable d'aborder tous les genres, aussi bien le blues, le rock que le jazz (en concert, il y a des documents qui font entendre un groupe qui joue carrément jazz rock pour revenir à un hard blues au cours du même morceau) avec des intonations aussi bien soul (*The Man*) que free (la longue intro de *Money Bag*). Le vibrapone joué par Halsall permet de rapprocher le groupe d'un de ses contemporains (Family), les deux groupes partageant la même volonté de défaire les habitudes d'écoute propices au conformisme qui donnent lieu à la création de tant de clones. Ce que Patto a bien pris soin d'éviter en créant l'une des musiques les plus attachantes et foisonnantes de cette année 1970.



**CAN
TAGO MAGO (1971)**

Ce double album fait partie de ces œuvres majeures aujourd'hui cataloguées Krautrock. Faisons fi des catégories et disons le tout net, c'est surtout l'album quintessentiel d'une époque qui ouvre à une riche et luxuriante postérité. Can est un groupe qui enrichit la *rock music* d'un rare panel d'influences en s'abreuvant aux musiques électroniques, à celles contemporaines ou orientales. Les musiciens y inventent note après note un monde nouveau de sonorités qui rompt avec les traditions déjà constituées du rock ou du blues. La pulsation rythmique de Liebezeit, la guitare parfois lyrique, parfois incendiaire de Karoli, les traficotages électroniques du bassiste, le chant psalmodié de Damo Suzuki ou encore les sons d'orgue de Schmidt font de cette pierre angulaire de la musique continentale un objet sonore incontournable et intemporel. S'il n'en restait qu'un...



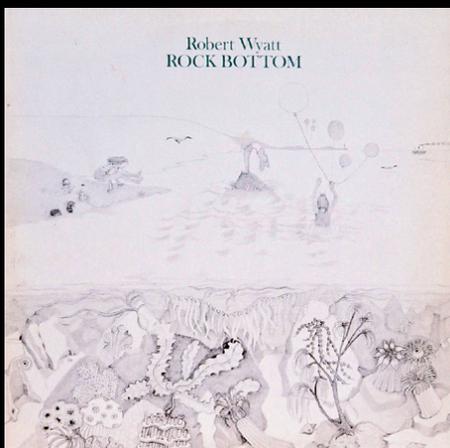
**LOU REED
BERLIN (1973)**

Berlin est une oeuvre singulière et atypique. Plutôt que de s'inscrire dans la continuité d'une réussite programmée, suite au succès rencontré avec *Transformer* en 1972, Lou Reed va publier un disque au charme ambigu qui met mal à l'aise. Chronique des gens ordinaires aux vies saccagées, Lou Reed tend à la société un miroir dans lequel elle prendra garde de ne pas se reconnaître (aux USA le disque sera éreinté par une large part de la critique). Chanter la passion suicidaire, la violence faite aux femmes et aux enfants arrachés à leur mère ou les amours défuntes, le tout assaisonné de délire paranoïaque, ce n'est pas flatter le public aux goûts versatiles et souvent bien pensant. Cependant, Lou Reed a grand soin de ne pas tomber dans un pathos déprimant et, avec les arrangements sophistiqués de Bob Ezrin, il donne à ses textes un écrin qui touche parfois au sublime (*Sad Song*). Si vous y ajoutez des musiciens comme Jack Bruce dont la basse est un contrechant aussi bien qu'une scansion rythmique ou encore les batteurs A. Dunbar ou B.-J. Wilson (Procol Harum) à la musicalité parfaite et aux incises millimétrées, vous tenez là le meilleur album de Lou Reed post Velvet. Celui, par ailleurs, que Lou Reed aura attendu 34 ans pour le jouer intégralement sur scène.



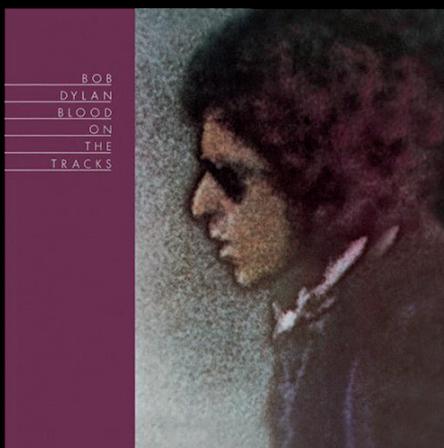
**NEIL YOUNG
ON THE BEACH (1974)**

Après une tournée éprouvante (il en résultera l'admirable *Times Fades Away*) et l'enregistrement d'un disque (*Tonight's The Night*) aux teintes si sombres que le label refusera de le sortir (l'enregistrement restera deux ans dans les tiroirs), Neil Young publie *On The Beach*. L'ambiance y est moins dépressive et retrouve même parfois quelques élans de vitalité. Neil Young s'y fait le chroniqueur d'une Amérique qui oscille toujours entre son passé quasi mythologique (*Ambulance Blues*) et son présent schizophrène (*Revolution Blues*, en écho à l'affaire Manson). De véritables moments de grâce (*On The Beach* tout en apesanteur) côtoient les blues les plus agressifs aux soli rugueux (*Vampire Blues*). Introspection et bilan, l'époque se mue en gigantesque entreprise cynique et Neil Young ne se console pas des morts qui parsèment cette route qui l'éloigne toujours plus des « Good old days...then the money was no so good » (*Walk On*). 34 ans après une première écoute, il ne se passe pas quelques mois sans que ce disque revienne prendre sa place sur la platine ! La plage est aussi le lieu des solitaires qui regardent la brume progresser sur ce qu'ils ont aimé.



**ROBERT WYATT
ROCK BOTTOM (1974)**

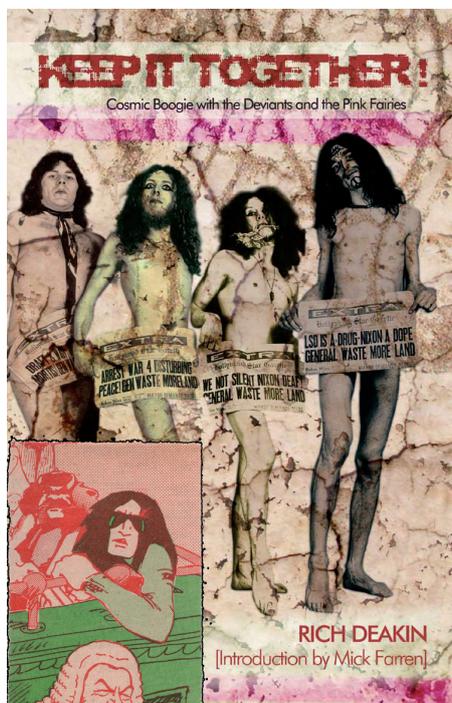
Après l'accident qui lui coûta l'usage de ses membres inférieurs, Robert Wyatt, en rupture de groupe, poursuit son cheminement singulier débuté en 1970 avec *The End of an Ear*. Avec *Rock Bottom* il pose les fondements d'une des œuvres les plus marquantes et influentes des décennies à venir. Chef d'œuvre immarcescible, le disque marque son époque (1974) et plonge l'auditeur dans des expériences sensorielles inédites et novatrices. Entouré d'amis fidèles issus du Canterbury, du jazz anglais ou du RIO (Henry Cow), Robert Wyatt dispense une musique brillante aux contours insaisissables et indicibles. Y est présente toute la fragilité des pensées musicales audacieuses. La voix, toujours à la limite de la brisure, de la fêlure, s'élève sur les canevas feutrés des claviers et les broderies des cuivres. Maelström d'énergies incandescentes, ce disque propulse aux firmaments le rock anglais des *mid 70's*.



**BOB DYLAN
BLOOD ON THE TRACKS
(1975)**

À la suite de la tournée qu'il effectua, au début de 1974 avec The Band, Dylan signe de nouveau avec Columbia et prépare un nouvel album. Cette période correspond aussi à sa séparation d'avec sa femme, Sarah, ce qui donnera lieu à une écriture souvent autobiographique. Plusieurs des chansons présentes sur cet album tremblent de ce divorce et d'une souffrance lucide qui n'a jamais été aussi bien exprimée par Dylan. De fait, c'est dans ce disque que le poète atteint des sommets dans son écriture et qu'il chante le mieux. La production est d'une clarté, d'une lisibilité incandescentes. L'harmonica de Dylan est omniprésent, les guitares acoustiques font preuve d'une brillance remarquable due aux accordages et positions d'accords inusités. Il existe deux versions de l'album. Celle enregistrée à New York avec des musiciens réputés et dont les noms sont toujours crédités sur les livrets des rééditions. Et puis une seconde version enregistrée avec des musiciens de Minneapolis. C'est cette seconde version qui fut éditée officiellement, mais les noms des accompagnateurs de Dylan ne figurent pas au générique. La version de New York est disponible sur différents enregistrements pirates. Mais elle est aussi en partie disponible (ainsi que deux inédits extraits des sessions) sur différentes sorties officielles (Biograph, Bootlegs Series Vol 1-3).

MARVEST



BIBLIO-ROCK

LES LIVRES INCONTOURNABLES

Si on mesure la capacité d'une époque à se renouveler, alors nous vivons des temps misérables, mais l'amateur de rock (genre de bête habituée aux pires situations) sait que les racines de sa passion, toujours il faut nourrir. Et avec un peu de chance, beaucoup de patience, un miracle peut parfois arriver. Même dans les cas les plus épineux.

Comme celui des **PINK FAIRIES**. L'an dernier, on apprenait l'annulation d'un énième concert de reformation, pour une toute bête sciatique du guitariste. Larry Wallis, l'homme qu'aucune dope, aucune bouteille, n'avait réussi à enterrer, déclarait forfait au nom de son dos. J'en connais qui ont baissé un peu plus la tête, avant de tendre l'oreille à une rumeur.

Un livre sur la saga plus que déjantée des Deviants/Pink Fairies était en projet, nous murmurait une voix lointaine, par-dessus la Manche. Comme on peut s'en douter, connaissant la bande de zèbres et son incapacité pathologique à faire simple, la sortie a été remise plusieurs fois, sans qu'on sache bien pourquoi. Et puis vint la bonne nouvelle, suivie du facteur.

J'ignore à peu près tout du nommé Rich Deakin (à part qu'il est le webmestre du site de Mick Farren) mais son **Cosmic Boogie With The Deviants And The Pink Fairies** resquille d'entrée une place au rayon des gros

fayots de votre bibliothèque. D'abord, en maintenant un cap rigoureux, ce qui n'est pas une petite affaire, vu la capacité du sujet traité à donner dans le joyeux bordel ambiant.

Ensuite, en n'oubliant pas de situer l'action dans son contexte socioculturel, crucial pour ces dévots de l'underground et de la contre-culture. Des faits, rien que des faits, la parole aux acteurs le plus souvent, une iconographie soignée, on n'en demande pas plus.

Ajoutons que si vous voulez en savoir plus sur Miss Pamela (GTO's), les chaussettes de Paul Rudolph, les chiens de Jimmy Page, et la meilleure façon de se débarrasser du cadavre de son pianiste, vous devrez passer par l'import. Nous vivons en Hexagonie centrale, et il est hors de question de distribuer (encore moins de traduire) un ouvrage faisant l'apologie d'une bande d'anars impénitents. On commence à avoir l'habitude et on aime souffrir pour les bonnes causes.

Et dites-moi, pourquoi les vaches rouges donnent-elles du lait blanc, alors qu'elles mangent de l'herbe verte ? Hein ?

LAURENT



CINÉMA, NANARS ET ROCK'N ROLL : MAGICAL MYSTERY TOUR

Avant de se lancer dans la vision de *Magical Mystery Tour*, il est important de replacer sommairement ce projet des Beatles dans son contexte.

En août 67, la mort du manager Brian Epstein laisse le groupe désespéré. McCartney réagit en imposant sa nouvelle idée. Les Beatles vont enregistrer un double 45 tours EP (extended play) et mettre le tout en scène, eux-mêmes, dans un téléfilm expérimental à sketches, reposant sur un fil conducteur : un voyage psychédélique en bus (conducteur... bus... humour !).

Tom Wolfe, dans son livre *Acid Test*, rapporte un épisode assez honteux qui permet de découvrir où McCartney a puisé son inspiration pour son *Magical Mystery Tour*. En 1964, The Merry Pranksters, un groupe composé autour de l'écrivain Ken Kesey, décide de parcourir les États-Unis dans un bus scolaire peinturluré, tout en consommant du jus d'orange au LSD. Ayant appris que les Beatles, intéressés par cette virée, projettent de leur rendre visite, les «joyeux lurons» décident d'accueillir comme il se doit les quatre garçons de Liverpool. Malheureusement, ces derniers ne viendront jamais, malgré les banderoles et les préparatifs mis en œuvre, ne se privant pourtant pas d'exploiter dans un but commercial l'idée des Pranksters, trois ans plus tard.

Roll up... a big joint ? Hun... for a Magical Mystery Tour !

Si l'on compare *Magical Mystery Tour* aux autres films des Beatles, *A Hard Day's Night* et *Help!*, il est évident que ce «chef d'œuvre, toujours étudié dans certaines écoles de cinéma et adulé par Spielberg» (c'est McCartney qui le dit), possède des avantages que les précédentes pellicules n'ont pas :

1) *Magical Mystery Tour* est une expérimentation psychédélique (ou plutôt en a la prétention) ;

2) La bande son est relativement bonne, même si elle tient à peine sur une face de vinyl (pour l'anecdote, elle est sortie seulement en 1976 sous la forme d'un LP, l'autre côté du disque étant composé des singles du groupe parus cette année-là) ;

3) Le film dure cinquante minutes.

Le générique propose également un autre avantage de taille : montrer toutes les images clés du film. Les Beatles semblent nous dire « Voici ce qui vous attend ! Et puis, on ne sait jamais, si vous vous endormiez ! ».

Cette impression est renforcée par un Lennon moustachu - j'en profite pour souligner, au passage, que la moustache est un bien bel ingrédient nanar, foi de Nain ! - qui, en vendant un billet à Ringo Starr, s'exclame : « Quand quelqu'un achète une place pour le *Magical Mystery Tour*, il sait à quoi s'attendre ! Nous lui garantissons le voyage de sa vie, et c'est ce qu'il aura... L'incroyable *Magical Mystery Tour*... ». Oui, nous allons avoir droit à cela, et, par la même occasion, comprendre notre douleur.

L'histoire (ah, ah, qu'il est bon de rire !)

L'histoire (ah bon ?) de *Magical Mystery Tour* est basique, voire inexistante : Ringo Starr et sa tante embarquent dans un bus pour vivre une excursion étrange en compagnie d'autres passagers (des vieux, un nain - pas de ma famille, non ! -, un sosie d'Adolf Hitler, d'autres vieux qui avalent des mégots et des mecs du groupe Bonzo Dog Doo Dah Band - nous y reviendrons plus tard).

Pendant qu'un nain - non, j'ai dit ! - photographie les jolies femmes du bus, le gentil McCartney, vêtu d'un superbe chandail et d'un magnifique chapeau, repense à ses vacances en France. Tournées avec des amis, les images de ces moments « vraiment trop amateur » (c'est encore McCartney qui le dit) du magnifique *Fool on the hill* exhibent vaniteusement d'insoutenables sautilllements du Beatles devant de beaux paysages (NDLR : une rumeur prétend même que cette scène contient une image subliminale montrant les testicules de Paulo... à vos télécommandes !).

Si la séquence poétique du « dingue sur la colline » (c'est McCartney qui le chante) est assez moyenne, la suite est carrément pathétique. Les passagers sont accueillis par un militaire qui a des petits problèmes chez lui puisqu'il parle couramment le kobaïen - c'est dire !

Sur une version de *She loves you* à l'orgue de barbarie, tout ce petit monde s'affronte dans des joutes plus stupides les unes que les autres (sauts en sac, courses, jeux avec une corde...). Après dix minutes d'ennui, chacun regagne le bus, et c'est reparti !

L'une des raisons du flop de *Magical Mystery Tour* aurait été sa « diffusion en noir et blanc à la télévision, gommant ainsi le côté psychédélique du film » (c'est évidemment McCartney qui le dit), en tête la scène de *Flying* montrant des paysages colorés, filmés depuis un avion. Néanmoins, les séquences suivantes ne me persuadent pas de la recevabilité de cet argument : les Beatles jouent aux magiciens puis la tante de Ringo se fait draguer par un marin. Vraiment longuet !

Débarque alors *I am the walrus*, la chanson dont Lennon était le plus fier. S'il y a une raison de sauver *Magical Mystery Tour*, c'est parce que cette pellicule contient la seule version filmée de ce titre (c'est toujours McCartney qui le dit). C'est un peu vrai : Lennon signe ici le meilleur morceau de cette bande son (talonné de près par le *Blue Jay Way* de George Harrison). Une fois (j'en profite pour placer cette expression chère à mon peuple, à l'heure où paraîtra cette chronique qui sait ce qu'il sera advenu de la Belgique) encore, cette scène terminée, l'ennui revient. Lennon discute avec un gosse et lui offre un ballon. La tante de Ringo, riant et pleurant en même temps (quel talent d'actrice impression-

nant !), cauchemarde à propos de spaghetti servis à l'aide d'une pelle. Ce rêve, Lennon l'aurait réellement fait et aurait insisté pour qu'il soit dans le film (c'est McCartney qui balance). Bref, rien de bien passionnant. Longuet, longuet et longuet !

Dans un champ, les passagers du car pénètrent sous une toute petite tente et y tiennent tous sans aucun problème (grâce à un subtil trucage). Là, on leur projette le clip de *Blue Jay Way*. Un vrai trip embrumé ! Les meilleures scènes (au nombre de deux!) du film passées, il ne nous reste plus qu'à prendre notre mal en patience pour subir une autre séquence avec les magiciens puis Ringo se saoulant à la bière et saoulant tout le monde par la même occasion (ce n'est pas McCartney qui le dit ou alors pas fort !), chantant, accompagné d'un accordéoniste, rapidement rejoint par tout le car.



Avant le bouquet final morne de *Your Mother Should Know*, dans leur grande générosité, les Beatles laissent la place à une délirante parodie mélangeant doo-wop, strip-tease et Elvis Presley, interprétée par le Bonzo Dog Doo Dah Band. Cette formation, souvent considérée comme le pendant anglais des Mothers of Invention, est la création de Neil Innes, un pro-

che des Monty Pythons. Quand on pense qu'Innes deviendra l'ennemi de McCartney pour avoir parodié les Beatles dans le génial film *The Rutles*, voilà de quoi apprécier d'autant plus l'ironie de cette respiration délirante.

Vous l'aurez compris, amies lectrices, amis lecteurs, le trop long (malgré ses cinquante minutes, c'est un comble !) *Magical Mystery Tour* a pour seul intérêt de présenter quelques titres des Beatles mis en scène dans le contexte psychédélique de l'époque, et c'est tout. N'oubliez pas de prévoir un sac d'épices afin que votre tour à défaut d'être mystérieux soit légèrement magique, et ça, ce n'est pas McCartney qui le dit, mais moi, votre nain de jardin préféré.

Rideau !

Nain Dien





L'ENTREVUE À DEUX BALLES ENTRETIEN AVEC ROGER WATERS

L'entrevue qui suit n'a jamais eu lieu. Il faut par conséquent comprendre qu'elle est intégralement fautive, mis à part dix déclarations disséminées çà et là entièrement vraies. Cette rubrique à caractère humoristique a donc pour vocation de vous faire rire, mais aussi de vous apprendre 10 bizarreries sur la carrière ou la vie d'un artiste majeur de la musique des années 60 et 70. Pourrez-vous les repérer ? À vous de jouer ! Notez toutefois que seule cette entrevue est fictive ! Toutes les autres ont bel et bien été réalisées avec le concours des musiciens.

La nuit tombe lorsque j'arrive, ému, chez Roger Waters. L'ex-leader de Pink Floyd, que j'admire tant, me reçoit en peignoir dans sa vaste et luxueuse demeure de la côte Est des États-Unis. Il m'entraîne dans son studio privé aménagé au rez-de-chaussée où il me fait écouter en exclusivité quelques extraits de son prochain album concept sur la vie de Léonid Brejnev.

Nain Dien : Pourquoi avoir choisi de raconter en musique la vie de Léonid Brejnev dans votre prochain album ?

Roger Waters : C'est une métaphore de ce qui est en train de se produire actuellement aux États-Unis. J'avais déjà exploré cette voie avec mon opéra Ça ira.

N.D. : Sur base d'un livret de Roda-Gil...

R.W. : Oui, sacré Étienne ! Il était persuadé que le public lui attribuait les paroles de la chanson Petits pois lardons de Julien Clerc ; du coup, il avait envie de réécrire quelque chose de grandiose, alors il a fait appel à moi : logique !

N.D. : Et sinon cet album concept sur Brejnev ?

R.W. : J'ai toujours été du côté des révolutionnaires et je pense qu'ici, aux USA, le peuple devrait également se rebeller.

N.D. : C'est un saphir que vous portez à votre doigt ?

R.W. : Non, c'est un diamant que j'ai acheté avec les royalties de *The Wall* lors d'une vente aux enchères à Genève.

N.D. : Ah.

R.W. : Je vois où vous voulez en venir - un type de la BBC m'a déjà fait le coup : comme lui, vous allez sans doute me demander comment, alors que je vis confortablement, je peux représenter les intérêts du peuple. Mais sachez, Mister Dien, que mon plus grand souhait sur cette terre est que des gens comme vous puissent un jour, comme moi, s'acheter un beau et gros diamant, disons synthétique dans un premier temps.

N.D. : Ah, ça me rassure, votre diamant est synthétique.

R.W. : Ouais, c'est ça ! Au prix où il m'a coûté, ça me ferait mal !

N.D. : Euh, oui, soit. Revenons à votre prochain disque. Écrire des albums conceptuels n'est-il pas devenu un système, pour vous ?

R.W. : Un système ? Pas du tout. Ça me permet juste de conserver le fil. Je pars d'un bruitage, cette porte qui grince par exemple, et je me dis, waw, c'est un putain de son, il me le faut pour mon album. Je me laisse guider par les sons. Tiens, avec Pink Floyd... Vous savez que c'est moi qui ai créé ce groupe, n'est-ce pas ?

N.D. : Ah, je pensais que c'était Syd Barrett qui...

R.W. : Si vous m'interrompez tout le temps, comment voulez-vous que je parle ? Avec Pink Floyd donc, mon groupe, nous avons mis au point un album concept intitulé *Sounds Of Household Objects* où, sous mon ordre, mes musiciens jouaient uniquement sur des casseroles, des boîtes de conserve, des tuyaux en plastique, des bombes aérosol, des seaux, des élastiques, des briquets et des bouts de scotch.

N.D. : Le résultat devait être déroutant, non ?

R.W. : C'était à mon image, en un mot, un seul : génial ! Mais mon guitariste a déclaré au bout d'une semaine que c'était nul et a insisté pour qu'on enregistre un petit titre ridicule à lui, *Echoes*, ça s'appelait. J'étais jeune et j'ai cédé. Heureusement, ce genre de situation ne s'est plus jamais reproduit par après.

N.D. : Vous avez aimé également enregistrer durant votre carrière des musiques de film ? Je pense à *More*, *Zabriskie Point* ou *La Vallée*. Vous avez même rencontré Roman Polanski fin 70, était-ce pour collaborer avec lui ?

R.W. : Cela n'a jamais abouti. Polanski était ivre et s'est écrié : « Et si on réalisait LE film de cul ULTIME ! ». Ça m'intéressait bien entendu, mais je vivais encore chez ma mère à l'époque et j'avais peur de la choquer.

N.D. : Et si vous nous parliez de Syd Barrett ?

R.W. : Vous savez, moi aussi, j'ai frôlé la folie. J'en parle dans le morceau *Comfortably Numb*. Mes mains qui deviennent deux ballons, je l'ai vraiment vécu.

N.D. : Et si vous nous parliez de Syd Barrett ?

R.W. : Oui, j'ai vécu de sales moments dans ma vie. J'ai volé des sacs à main. Je suis devenu le confident de Michaël Jackson. Mais tout ça, c'est

terminé maintenant. J'ai fait face à ma Némésis : la mort de mon père. J'ai écrit plein de morceaux à sa mémoire. Ça avait commencé sur *Saucerful of secrets*, puis ça s'est poursuivi dans *The Wall* et *The Final Cut*.

N.D. : Puisque vous parlez de *The Wall*, j'ai entendu dire que le mythique concert donné à Berlin après la chute du mur avait été éprouvant.

R.W. : Oui, il y a eu une énorme coupure de courant pendant le show : rien que d'y repenser, je tremble encore ! Les cochons avaient arraché des câbles électriques en même temps que leur mur à la con. Nous avons donc dû diffuser les répétitions en direct à la télévision, puis retourner des scènes pour la commercialisation vidéo du concert. J'ai même dû me déguiser en Bryan Adams parce que personne n'arrête le grand Roger Waters et son chef d'œuvre *The Wall* ! Bien entendu, d'autres invités ont refusé de rester pour retourner les prises et, du coup, ils n'apparaissent pas dans le film.

N.D. : Je suppose que votre légendaire courtoisie vous empêche de donner des noms...

R.W. : Bruce Dickinson, Bruce Springsteen, Bruce Lee...

N.D. : Le sosie de Bruce Lee ?

R.W. : Oui. Syd Barrett était également présent aux répétitions.

N.D. : Incroyable.

R.W. : Syd était passé en studio pendant qu'on enregistrait avec Pink Floyd, ma formation, *Wish You Were Here*. Il m'avait demandé : « Dis, Roger, tu me laisseras rejouer dans ton groupe ? ». Pour avoir la paix, je lui avais répondu : « Ouais, c'est ça, quand le mur de Berlin n'existera plus ! ». Je ne pouvais pas me douter que ça arriverait un jour.

N.D. : Et si vous nous parliez de Syd Barrett ?

R.W. : La folie m'a toujours intéressée. C'est d'ailleurs le thème de mon autre chef d'œuvre *Dark Side of The Moon*.

N.D. : À ce propos, comment avez-vous pris les critiques qui vous ont accusé de reprendre *Dark Side* alors que vos anciens acolytes de Pink Floyd l'ont fait dix ans plus tôt ?

R.W. : Oh, vous savez, le public n'est pas dupe. Il



sait que Pink Floyd, c'est moi, même si le procès que j'ai intenté dans les années 80 visant à empêcher les autres d'enregistrer des titres avec le nom de mon groupe n'a rien donné. Quelque part, c'est dommage, ça aurait évité la sortie de *A Momentary Lapse of Reason* et *The Division Bell* qui ont tous les deux l'inconvénient majeur de ne contenir aucune composition signée Roger Waters (rires).

N.D. : Lors de vos derniers concerts, certains vous accusent de chanter en playback. Qu'en est-il ?

R.W. : Vous faites sans doute référence à une vidéo de ma dernière tournée qui me montre loin du micro en train de regarder dans une autre direction alors qu'on entend ma voix, mais vous n'avez toujours pas compris que Roger Waters est surpuissant. Il peut chanter sans ouvrir la bouche et on l'entend même lorsqu'il chante derrière un mur.

N.D. : Vous le confirmez à nos amies lectrices et nos amis lecteurs : vous n'avez pas perdu votre voix ?

R.W. : Je vais d'ailleurs vous le prouver. SHIIIIINN-NEEEE OOOONN YOOOUU CRRAAAZYYY DIIIAAMMOOND.

N.D. : Et si vous nous parliez de Syd Barrett plutôt ?

Après une longue digression sur la folie, Roger Waters me raccompagne jusqu'à la sortie de sa maison (un vrai labyrinthe !). Sur le pas de la porte, je ne peux m'empêcher de lui poser la question qui fâche.

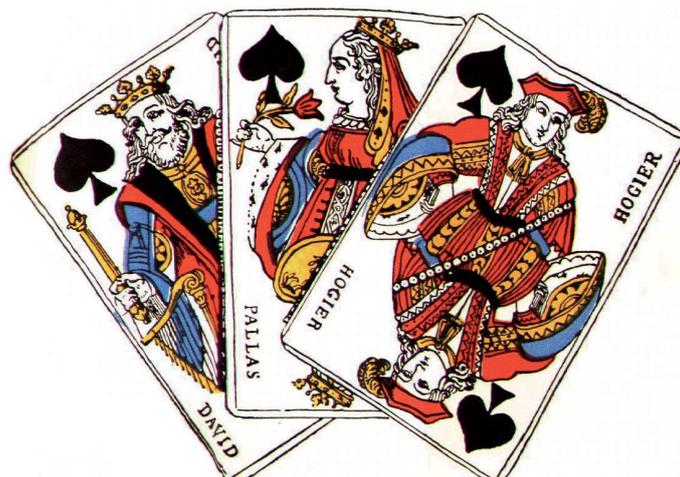
N.D. : Est-il vrai que la fermeture éclair de votre pantalon est ouverte durant le Live at Pompeii, laissant ainsi entrevoir un morceau de votre caleçon ?

R.W. : Je pense à ça... Je ne vous ai pas encore parlé de Syd Barrett !

LES DIX VÉRITÉS

1. Ça ira est une métaphore de la situation aux États-Unis depuis l'élection de Bush.
2. Un journaliste de la BBC a demandé à Roger Waters comment le musicien peut prétendre représenter les intérêts du peuple alors qu'il vit très confortablement.
3. Pink Floyd a enregistré un essai d'album intitulé *Sounds Of Household Objects* en utilisant des objets quotidiens pour produire de la musique. Le projet a été abandonné pour *Meddle*.
4. La réunion bien arrosée avec Polanski (et d'autres) a effectivement eu lieu se soldant par cette suggestion du réalisateur.
5. *Comfortably Numb* se base en effet sur une crise de démence passagère vécue par Roger Waters.
6. Roger Waters a écrit de nombreux titres à la mémoire de son père.
7. Syd Barrett a effectivement assisté à une session de *Wish You Were Here*. Les membres de Pink Floyd ne l'ont pas reconnu tant il avait changé.
8. La coupure de courant et les scènes retournées pour *The Wall Live in Berlin* sont une réalité.
9. Roger Waters a entamé une procédure au milieu des années 80 pour empêcher la sortie de disques de Pink Floyd enregistrés sans lui.
10. Durant la dernière tournée de Waters, on repère distinctement sur *The Gunner's Dream* que le musicien ne chante pas alors que sa voix s'entend dans les haut-parleurs.

MAIN DIEN



Le coup de gueule

J'aime pas les gens. Enfin, j'aime les gens que j'aime. Les autres m'exaspèrent... Quand, attendant sagement devant la caisse d'un magasin, je subis les nuisances verbales d'une pygmée au téléphone, ou celles, auditives, d'un king con qui écoute à fond des fadasseries dans son iPod, je donne raison à toutes ces théories sur la sélection naturelle.

Si dieu existait, il trierait à la naissance. Tout potentiel emmerdeur périrait avant d'avoir 1 an. Mais dieu n'existe pas. Alors je souffre...

Et mon calvaire me pèse encore plus en ces temps de festivités estivales où les concerts gratuits en plein air attirent immanquablement des troupes entières de chieurs mal-éduqués. Vous êtes confortablement assis sur les estrades qui donnent vue sur la scène principale. Arrivent 5 grognasses channelées qui viennent s'asseoir juste derrière vous. Pas 3 rangées plus haut, à 50 cm de votre nuque ! Et elles pérorent, et elles bavassent... Agacé, vous vous retournez, l'index posé droit sur vos lèvres, et vous leur dites *chut* en leur balançant un regard assassin. Mais les pipelettes vous toisent, furieuses, et pipelettent de plus belle ! Devant vous, le spectacle n'est pas moins affligeant. Un mouflet qui hurle comme si toutes ses dents de lait lui poussaient en même temps, une minette qui glousse fort devant un mâle qui lui reluque allègrement l'échancrure... Les gens sont des bêtes...

Un soir de cet été agonisant, assistant à un spectacle aussi lamentable pendant le Festival de jazz de Montréal, j'ai fermé les yeux un instant pour m'évader dans un monde meilleur. Je me voyais, yeux hagards, cheveux au vent, tronçonneuse à la main. Je zigaguais dans la foule et je décapitais à tout va ! Quel bonheur ! Mais il a fallu que je me résolve à rouvrir les paupières et à comprendre qu'il ne s'agissait que d'un doux rêve...

Alors j'ai quitté les lieux du non-crime en me faisant cette promesse : demain, au réveil, je choisirai entre les deux options suivantes : devenir tueuse en série, ou ne plus jamais aller à un concert gratuit en plein air !

La réponse dans les faits divers des journaux. Ou pas...

Béatrice



LES SITES DES MEMBRES DU FORUM



RAVE UP (RAVEUP60.BLOGSPOT.COM)

UN PROJET UN PEU TIMBRÉ, DES CHRONIQUEURS AMOUREUX DE LA GALETTE NOIRE, ET DES TONNES DE DÉCOUVERTES SIXTIES ANGLAISES. TEL EST LE PROGRAMME DE RAVE UP, ENCYCLOPÉDIE SUBJECTIVE DU ROCK ANGLAIS DE 1965 À 1970. (**LOU, LAURENT**)



POIN POIN (WWW.POIN-POIN.COM)

DU BANJO À L'ELECTRO, DU HIP HOP AU TRUE-METAL, DU KRAUTROCK À TOUTES LES CACOPHONIES. LITTÉRATURE, PEINTURE, ON TROUVE DE TOUT, ET PLUS ENCORE, AU RAYON POIN POIN. ESPRIT DE SÉRIEUX S'ABSTENIR ! (**HARVEST**)



LES CHRONIQUES DE NAIN DIEN (WWW.NAINDIEN.COM)

NON-BLOG TENU PAR UN NAIN DE JARDIN ET SON ÉQUIPE PROPOSANT DES CRITIQUES SURRÉALISTES ET PARODIQUES SUR LE CINÉMA, LA MUSIQUE, LES MÉDIAS, LE TOUT SAPOUDRÉ D'UN SOUPÇON DE ZÉTÉTIQUE. (**NAIN DIEN**)



VINYLS FEVER (VINYLSEVER21.BLOGSPOT.COM)

UN BLOG QUI PRÉSENTE DES GALETES RARES OU MÉCONNUES, PHOTOS À L'APPUI, AFIN DE GUIDER DES NÉOPHYTES OU DES COLLECTIONNEURS DE VINYLES DANS LA DISCOSPHÈRE DU ROCK AU SENS LARGE. QUELQUES ALBUMS RARES À TÉLÉCHARGER. (**GREG LE MÉCHANT**)



LE BLOG DE LAURENT (GOODVIBES.CANALBLOG.COM)

UN AUTRE BLOG QUI PARLE ÉGALEMENT DE DISQUES CONNUS OU PLUS RARES. AVEC DU GRAPHISME ET DES PHOTOS. (**LAURENT**)



STONED CIRCUS (STONED.CIRCUS.FREE.FR)

CE SITE VOUS PROPOSE UN VOYAGE AU COEUR DE LA MUSIQUE PSYCHÉDELIQUE. VOUS Y TROUVEREZ UNE SÉLECTION DE GROUPES LES PLUS REPRÉSENTATIFS DE CE MOUVEMENT AVEC PARFOIS SON HISTOIRE ET LES LIENS VERS LES SITES OFFICIELS OU DE FANS ! (**STONED CIRCUS**)



LE BLOG DE ROVE (WWW.BOULMICH68.CANALBLOG.COM)

ROVE VOUS PARLE DE LA MUSIQUE QU'IL AIME. ET ÇA TOMBE BIEN, C'EST EXACTEMENT CELLE QUI NOUS INTÉRESSE ! (**ROVE**)





VAPEUR MAUVE

VOUS EST OFFERT PAR LE FORUM DE

WWW.ROCK6070.COM

LES CRÉDITS

D'APRÈS UNE IDÉE ORIGINALE DE LOU ET DU FORUM ROCK6070 SANS QUI VAPEUR MAUVE N'AURAIT JAMAIS EXISTÉ.

COORDINATION DU PROJET : LOU

CORRECTIONS : GREG LE MÉCHANT, NAIN DIEN, BÉATRICE

COUVERTURE ET MISE EN PAGE : BÉATRICE

**ÉQUIPE RÉDACTIONNELLE (DANS L'ORDRE D'APPARITION DANS LE MAGAZINE) :
MARVEST, BÉATRICE, GREG LE MÉCHANT, PHILOU, LAURENT, BEN, LOU, LESTER,
JAMES, NAIN DIEN, TOM B, CYRIL, POTATO**

PHOTO PAGE 3 : ALAIN DISTER - PHOTO PAGES 22, 24, 25 : ELVIRA

PHOTO PAGE 50 : PRNEWSFOTO

**MAGAZINE DISPONIBLE EN TÉLÉCHARGEMENT GRATUIT À L'ADRESSE SUIVANTE :
[HTTP://WWW.ROCK6070.COM](http://WWW.ROCK6070.COM)**

POUR NOUS ÉCRIRE : COURRIER@ROCK6070.COM

SORTIE DU PROCHAIN NUMÉRO : JANVIER 2009

NUMÉRO 4 - SEPTEMBRE 2008